UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1947-1948 — N° 185

ÉTUDE PSYCHO-PATHOLOGIQUE SUR L'ÉCRIVAIN FRANZ KAFKA

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 30 Juillet 1948

PAR

Guy-Fernand-Henri MOUNIER

Élève de l'Ecole de Santé Navale
Diplômé de Médecine Coloniale

Né à MAYENCE (Rhénanie), le 9 juin 1923

Examinateurs de la Thèse

PERRENS, Professeur	*Président*
CREYX, Professeur.....	*Juges*
PIECHAUD, Professeur	
MAYER, Professeur Agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE RENÉ SAMIE
21-23, rue Teulère

1951

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1947-1948 — N° 185

ÉTUDE PSYCHO-PATHOLOGIQUE SUR L'ÉCRIVAIN FRANZ KAFKA

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 30 Juillet 1948

PAR

Guy-Fernand-Henri MOUNIER

Élève de l'Ecole de Santé Navale
Diplômé de Médecine Coloniale

Né à MAYENCE (Rhénanie), le 9 juin 1923

Examinateurs de la Thèse

PERRENS, Professeur	*Président*
CREYX, Professeur.....	*Juges.*
PIECHAUD, Professeur	
MAYER, Professeur Agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE RENÉ SAMIE
21-23, rue Teulère

1951

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. DUPÉRIÉ.
ASSESSEUR : M. CHELLE.

PROFESSEURS HONORAIRES :
MM. DENIGÈS, H. MANDOUL, PETGES, GUYOT, ROCHER, LANDE, DUVERGEY, CARLES, LEURET, PERY, LABAT.

PROFESSEURS :

	MM.
Clinique médicale	DUPÉRIÉ.
id.	CREYX.
Clinique chirurgicale et gynécologie.	CHARRIER.
Clinique chirurgicale	PAPIN.
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	DE GRAILLY.
Anatomie	VILLEMIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.
Hygiène	PIÉCHAUD.
Médecine légale et déontologie	DERVILLÉE.
Electroradiologie et clinique d'électricité médicale	REBOUL.
Chimie	CHELLE
Botanique et matière médicale	GOLSE.
Pharmacie	VITTE.
Physiologie	FABRE.
Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.
Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique ophtalmologique	BEAUVIEUX.

	MM.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	LOUBAT.
Clinique des maladies infectieuses	DAMADE.
Chimie biologique et médicale	MACHEBŒUF.
Physique médicale et pharmaceutique	PIFFAULT.
Médecine coloniale et clinique des maladies exotiques	BONNIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JOULIA.
Clinique des maladies des voies urinaires	DARGET.
Clinique des maladies nerveuses et mentales	DELMAS-MARSALET
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Toxicologie et hygiène appliquée	CASTAGNOU.
Clinique odonto-stomatologique	DUBECQ.
Clinique médicale des maladies des enfants	FONTAN.

PROFESSEURS SANS CHAIRE :
MM. PERRENS (Maladies mentales) ; — DUFOUR (Anatomie) ;
GIRARD (Histoire naturelle pharmaceutique) ; — MESNARD (Pharmacie).

MAITRE DE CONFÉRENCES :
M. BLANQUET (Physique pharmaceutique).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.
Anatomie	N.
Physiologie	N.
Médecine générale	BROUSTET
id.	SARIC.
id.	DUBARRY.
id.	F.-J. TRAISSAC.
id.	BERGOUIGNAN.
Pédiatrie et puériculture	VERGER.
Chirurgie générale	MASSÉ.
id.	MAGENDIE.
id.	POUYANNE.
id.	LAUMONIER.
id.	CHAVANNAZ
Chimie biologique	TAYEAU.
Obstétrique	N.
id.	MAHON.

	MM.
Ophtalmologie	BESSIÈRE.
Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
Dermatologie et syphiligraphie	LE COULANT.
Histologie	MAYER.
Physique médicale	N.
Chimie générale pharmaceutique et toxicologie	N.
Histoire naturelle médicale et parasitologie	N.
Pédiatrie et puériculture	VERGER.
Médecine légale et médecine du travail	L'ÉPÉE.
Electroradiologie	LACHAPÈLE.
Odonto-stomatologie	MARONNEAUD

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.
Médecine opératoire	MASSÉ.
Accouchements	N.
Puériculture	PERY.
Urologie	N.
Législation pharmaceutique	POPLAWSKI.
Ophtalmologie	N.
Anatomie	RIGAUD.
Chimie minérale	N.

	MM.
Botanique	GIRARD.
Cryptogamie	GIRARD.
Pharmacie galénique	MESNARD.
Bactériologie	MOUREAU.
Physiologie	Mlle ROUGIER.
Chimie biologique	N.
Parasitologie et biologie appliquée	PAUTRIZEL.
Pathologie chirurgicale	LAUMONIER.
Electroradiologie	CAILLON.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MES PARENTS

En les remerciant de m'avoir toujours accordé leur confiance.

A MA GRAND-MÈRE

En la priant de ne pas me lire.

A MON FRÈRE, A MES SŒURS
ET A MES BEAUX-FRÈRES

A MES AMIS GALABRU, SAYADE, ROUSSILHON

A LA MÉMOIRE DE MON CAMARADE DE PROMOTION
XAVIER LE FLEM

A LA MÉMOIRE DE MON AMI D'ENFANCE PIERRE GRITTON

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE ET PARRAIN H. MELCHIOR
Administrateur général de l'Air Liquide en Extrême-Orient

A MA TANTE

A Monsieur le Médecin Général GALIACY

Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies
Commandeur de la Légion d'honneur
Croix de guerre
Médaille de la Résistance

A monsieur le Médecin en Chef SIMON

Sous-Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies
Médecin des Hôpitaux de la Marine
Officier de la Légion d'honneur
Officier d'Académie
Médaille d'Argent de l'Education Physique

A Monsieur le Professeur CREYX

Professeur de Clinique Médicale
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction Publique

L'art de réveiller les esprits endormis. En nous excusant de lui présenter cette lecture somnifère, avec l'expression de notre profond respect.

A Monsieur le Professeur PIÉCHAUD

Professeur d'Hygiène
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur
Chevalier de l'Ordre de la Santé
Croix de guerre
Officier de l'Instruction Publique

Auprès de qui l'on fait provision de beaux souvenirs. En le remerciant de nous avoir fait, un soir, déguster un très vieux rhum, et bien d'autres merveilles, plus nobles encore.

A Monsieur le Professeur Agrégé MAYER

Témoignage bien ingrat d'une vive admiration.

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur PERRENS

Médecin-Chef de l'Hôpital Psychiâtrique de Château-Picon
Chevalier de la Légion d'honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction Publique

A la bienveillance et à la grande compréhension duquel nous aurions mieux fait de recourir plus souvent, si nous avions osé ne pas même l'importuner.

En le remerciant de nous faire l'honneur de bien vouloir accepter la présidence de cette thèse.

INTRODUCTION

Dans cette petite étude de psycho-pathologie sur l'écrivain tchèque israèlite Franz Kafka (1883-1924), nous nous sommes attachés principalement à la recherche du refoulement du complexe d'Œdipe. Ce complexe a été reconnu par Kafka lui-même et par un grand nombre de ses critiques (Max Brod, Robert Rochefort, André Nemeth, etc...).

I

Ainsi, comme tout enfant et plus encore qu'un autre, parce qu'il était fluet et délicat, l'instinct de Kafka le portait vers sa mère, objet de protection et de félicité.

Bien qu'il eût fait de rudes efforts pour tenter de l'oublier, il lui demeura attaché, du moins dans l'inconscient, sa vie durant. Kafka fut un infantile. A 28 ans, il en paraissait 15 ou 16 ; il fut incapable de devenir un homme, c'est-à-dire un individu qui limite ses possibilités de choix par un engagement, et définit par là son essence. Nous voulons dire qu'il lui fut impossible, en effet, de se donner entièrement à son métier (il était fonctionnaire dans les assurances), de se marier, de s'en tenir à sa mystique de négativité. Envisageant de s'engager, il avait le sentiment de perdre à jamais quelque chose ; ce qu'il appela le « sol » ou la « racine » et qui n'était autre que sa propre mère, dont il s'employa cependant sans répit à faire une « étrangère ».

Pourquoi étouffa-t-il son instinct œdipien ? A cause de son père assurément dont l'autorité verbale, la puissance physique, la supériorité inhérente à sa fonction de chef de famille, l'effrayait et paraissait le condamner, lui si frêle

et si paresseux. Dès lors, auprès d'un père qui apparaissait comme l'ayant droit indiscutable aux faveurs de la mère, son sentiment de culpabilité se développa. Finalement, un traumatisme affectif (peut-être le jour où il reçut de son père une légère correction), éclaircit sa situation personnelle au sein de la famille. Ce jour-là, il comprit « qu'il (Kafka) existait donc si peu pour lui (nous interprétons devant lui le père) ». Gêné dans son élan par ce père formidable, il n'existait pas davantage devant la mère ; tel était le bilan de sa situation familiale. Kafka n'avait plus le choix : il fallait qu'il niât sa propre mère. Le père ne put prendre de telles proportions que parce qu'il était le rival.

En fin de notre premier paragraphe, les nouvelles *Le Verdict* et *Devant la Loi* nous permettront d'étudier les crises venant rompre la monotonie de la situation. Kafka les rédigea lors de ses premières fiançailles ; elles représentent une tentative imaginaire d'explication avec son père. Ces récits se terminent par la condamnation à mort du fils. Donc, le père ne l'empêchait pas seulement d'aller vers la mère, mais encore vers une autre femme et le monde concret en général.

II

Dans un deuxième paragraphe, *La Vermine* ; nous étudions, en effet, les perturbations d'ordre affectif dans les différents appareils mettant le moi de Kafka en communication avec l'extérieur. Le sentiment d'incomplétude fut remarquablement exprimé par Franz Kafka dans un de ses récits intitulés *La Métamorphose*, qui relate les impressions pénibles d'un homme transformé brusquement en vermine, éprouvant dès lors le sentiment d'être carapacé, lourd, myope, sourd, sans bras ni jambes.

L'orgueil de Kafka fut grand, immense fut son sentiment de culpabilité. Pour vivre en famille (malgré la présence du père, il ne put la quitter), Kafka en fut réduit à faire un usage infime de ses fonctions sensorielles et motrices, seule façon d'une part d'éviter la colère et le combat avec le père, d'autre part de moins souffrir d'avoir éliminé la mère.

Redoutant ce conflit qui lui ferait définitivement abandonner ses rêves, il voyait enfin dans cet enkystement corporel, une façon, la seule façon de conserver l'espoir de retourner un jour vers la mère. Mais Kafka n'était pas de ceux qui se contentent longtemps d'avantages très relatifs.

III

Les relations avec le monde extérieur étaient trop nombreuses encore, comme nous le verrons dans un troisième chapitre. Les rares perceptions qu'il en avait lui rappelaient sa défaite ; il ne pouvait les supporter. Kafka chercha donc un refuge dans l'intériorité complète. Monde hallucinant, que nous décrit son journal intime.

Il poursuivit encore plus loin que *La Vermine* sa campagne de négativisme et d'auto-destruction. Réduire sa propre vie à « un rien, un flottement au fil de l'eau », tel fut son vœu. Quant au monde extérieur, du moment qu'il n'en obtenait pas le seul objet qu'il désirât vraiment, il fallait le réduire au pur néant, il fallait en faire une solitude glacée (sans chaleur, sans mère) où il n'y ait même plus de sol pour poser les pied (le sol appartenait au père), plus de Loi ni de Logique, ces dernières n'ayant pas d'autre but que d'éterniser son sentiment de culpabilité. Ainsi, dans cet espace complètement désinséré du réel, le père et le fils se rejoignaient dans le néant ; tous deux étaient logés à la même enseigne : il n'y avait plus de mère. Finalement, au milieu de ce désert kafkéen, il se posa l'interrogation du « chien » qui a perdu son maître, de l'enfant qui a perdu sa mère : « à qui en appeler dans le grand vide du monde ? »

IV

Ses efforts négateurs aboutirent à une interrogation, non à une solution. Il pouvait encore envisager le suicide. Dans le quatrième paragraphe, nous le verrons hésiter à mettre fin à ses jours. C'était précisément au moment où il remplaçait son père à la direction de la maison de commerce, et qu'il pouvait mesurer son incapacité, que Franz

Kafka fut le plus proche de se tuer. La mort est l'ultime ressource de l'enfant jaloux et incapable pour s'imposer à l'attention du public en général, de sa mère en particulier.

V

Toute la vie de Kafka ne fut pas aussi sombre ; il y eut des moments d'espérance ; il fut prompt à décider un jour ses fiançailles, lent à les rompre ; elles n'aboutirent pas au mariage. Il avait peur de se perdre dans un autre être, peur de se lier. En outre, il lui fallait en cette affaire se montrer au moins l'égal de son père, modèle des époux. Mais le père demeurait toujours inaccessible. La moindre affaire (de logement pour les futurs conjoints, par exemple), devenait insoluble. Les fiançailles de Kafka feront l'objet de notre cinquième paragraphe.

VI

Kafka eut encore la chance d'avoir un grand ami en la personne de l'écrivain Max Brod. Cependant, à plusieurs reprises, il voulut s'en séparer. Nous rechercherons les raisons qui le poussèrent à cela. Reconnaissant l'étendue de son intellect, ce qui importait au plus haut degré à Franz Kafka, Brod l'encourageait encore à libérer son corps. La « Vermine » se détendait enfin. Ce faisant, il avait le sentiment de se trouver en fraude, ou bien de justifier cyniquement à l'extérieur, son sentiment de culpabilité. Il ne se libérait jamais en effet, qu'en dehors du regard paternel.

Enfin, Brod l'invitait au bonheur qu'il recherchait, mais il ne pouvait pas le lui donner.

VII

Nous nous sommes divertis, dans un septième chapitre : « L'obsession sexuelle », à observer Kafka, recherchant auprès de femmes de conditions médiocres le pardon de sa faute inconsciente.

VIII

Dans le chapitre qui suit immédiatement et afin de montrer par là la diversité des possibles chez un Kafka, nous avons examiné ses tendances religieuses et ses efforts à l'ascèse. Les différents visages de Dieu que Kafka pouvait concevoir, ressemblaient aux images qu'il se faisait de son propre père, selon les attitudes variables observées devant ce dernier. S'il acceptait humblement sa condition humaine (la Vermine), ni Dieu ni son père n'avaient de raison de lui en vouloir. Sa religion évoluait dès lors vers un humanisme affectif.

Jehovah lui fut interdit, malgré ses efforts rationnels pour l'atteindre et bien qu'il livrât contre lui, dans l'espérance de le fléchir, le plus acharné des combats, parce que son père pratiquait un semblant de religion judaïque. Sa notion d'un Dieu intériorisé était destinée, comme pour Kierkegaard, à séparer nettement l'image de Dieu de celle du père.

Mais Kafka douta que l'intériorité put dépasser l'extériorité. Il finit par n'espérer le pardon d'un Dieu redevenu son père, que dans la mort, et seulement parce qu'il avait beaucoup souffert ; ultime moyen de l'attendrir.

IX

En un mot et en guise de conclusion, nous avons essayé de donner une explication « instinctive » du drame que fut la vie de Kafka.

S'il ne parvint jamais à trouver l'apaisement dans le refuge de l'intériorité, ce fut parce que son instinct vivait encore en profondeur, malgré sa rage désespérée à vouloir l'étouffer. Aucune berge ne pouvait endiguer cet intellect en proie aux plus extrêmes oscillations. Seul, un regard maternel pouvait, peut-être, au début, s'il ne s'était point refusé, calmer l'agitation mentale de l'enfant malade : il se priva du droit de le supporter à cause de son père. Dès lors, il ressembla à l'un de ses héros, le *Médecin de campagne*,

qui, stupidement, par erreur ou par jeu, partit un beau jour de chez lui où se trouvait un foyer de chaleur et de tendresse, et se sentit incapable de jamais y revenir. (« J'ai obéi à tort à la sonnette de nuit. C'est irréparable à jamais. »)

On nous fera le reproche de voir partout le complexe d'Œdipe chez l'écrivain Franz Kafka, d'apporter une argumentation naïve de sacristain ignorant le sens profond de l'église freudienne.

Comment accepter, en effet, par exemple, que Franz Kafka ait voulu se séparer de son ami Brod, à un âge fort éloigné de l'enfance, parce qu'il n'avait qu'un désir profond que l'ami ne pouvait satisfaire : se blottir à nouveau dans le giron maternel ? Il semble bien cependant que la mère puisse être tenue d'une façon générale, pour responsable de sa souffrance. Refoulant dans l'inconscient l'instinct qui le portait vers elle, il se développa peu à peu dans l'esprit de Kafka la notion d'un idéal négatif : l'idéal positif étant inaccessible à jamais. Il eut, sa vie durant, le sentiment d'être un isolé en ce monde, d'avoir perdu racine dès l'enfance. Quoiqu'il ait employé sa volonté à l'oublier, il ne perdit jamais, comme beaucoup de grands affectifs (Proust, par exemple), la notion de paradis perdu de l'enfance ; peut-être parce qu'il fut faible et physiquement taré.

X

A la fin de notre étude de psycho-pathologique, nous avons essayé en effet, sachant que Franz Kafka était devenu phtisique dans les dernières années de sa vie (à 34 ans, il mourut à 41 ans), de rechercher quelques-uns des signes de la tuberculose chronique, décrite par Burnant, susceptible d'être apparus avant la manifestation franche de la tuberculose.

L'imprégnation de ses centres nerveux par la toxine tuberculeuse, et non pas la tuberculo-phtisie, peut être la source d'entretien de ses troubles mentaux.

Dès la première hémoptysie de Kafka, ne voit-on pas ses troubles s'amender ?

Par contre, bien avant la maladie révélée, il souffrit d'insomnies, de céphalées intenses, de troubles digestifs, fit d'héroïques efforts pour surmonter sa fatigue continuelle, etc...

Cette symptomatologie rentre dans le cadre de la tuberculose chronique. Dans la plus longue partie de sa vie, Kafka fut un « patraque » (Burnant), c'est-à-dire qu'il fut tout juste assez robuste pour n'avoir pas à se retirer de la vie active, comme un vrai malade ; pour mener une vie normale, malgré ses handicaps physiques, il fut contraint de faire de douloureux efforts de dépassements, efforts que des échecs répétés vinrent malheureusement sanctionner. D'où ces états de malaise continuels, son insatisfaction chronique, ses colères dirigées contre lui-même.

Ce fut chaque jour, devant une humanité saine et joyeuse, qu'il fit le procès de son existence.

Ainsi la nouvelle qu'il écrivit sans doute comme la plupart de ses œuvres, par une nuit d'insomnie et d'abattement, entrecoupée d'accès de rage contre lui-même, où l'on peut lire la souffrance d'un « médecin de campagne » qui, par lassitude extrême, a renoncé au bonheur qui s'offrait à lui dans sa maison, par lassitude encore n'a pas trouvé de félicité au dehors (il n'a plus le courage de soigner le client, alors il doute ; ou bien ce dernier n'a rien, ou bien il est trop tard pour le sauver). Finalement, le médecin ne sait où aller. Y a-t-il seulement en ce monde un coin où il puisse demeurer en paix ?

REFOULEMENT DU COMPLEXE D'ŒDIPE

Kafka refusa, tout enfant, d'obéir à l'instinct qui le portait vers sa mère. Il fit les plus grands efforts pour tâcher de l'oublier et n'eut d'yeux que pour son père, dont il attendait anxieusement le verdict qui devait le condamner.

Ce complexe pathologique se retrouve à toutes les périodes de la vie de Kafka. Quand, pour la deuxième fois, il se fiança, il écrivit une lettre géante de cent vingt pages, où il était fait l'énumération détaillée et commentée des reproches qu'il avait oublié d'adresser à son père en temps opportun. Doué d'une mémoire affective remarquable, il relata, en les revivant, certains épisodes de sa prime enfance. Dans son journal intime, et souvent dans son œuvre, il partit à la recherche des sources premières de sa souffrance, de la « racine » qui en donnerait l'explication : « Allez donc essayer de tenir un brin d'herbe, de vous tenir à ce brin d'herbe qui ne commence à croître qu'à partir du milieu de la tige » ; il pleura la mère, la racine.

Kafka connut les théories de Freud, mais leur résista ; elles expliquaient certains faits, pensait-il, élémentaires, mais l'essentiel leur échappait.

Le comportement de Kafka vis-à-vis de sa mère, montre qu'il résista du mieux qu'il put à son complexe. Pour n'avoir pas obtenu toutes les marques de tendresse qu'il en attendait, il se vengea, feignant de la considérer comme une étrangère. Tandis qu'il comptait, avec une joie amère, le petit nombre de mots que, chaque jour, il échangeait avec elle, il était cependant bien obligé d'admettre son incapacité de quitter le toit familial, même à un âge assez avancé. Quand il voyageait, espérant trouver ailleurs plus

de compréhension, quelques semaines après il revenait à Prague ; il voulut la tenir encore pour la complice de son père, à l'origine de ses tourments. Il employa l'expression de « front commun ». Kafka lui fit le reproche d'accepter la froideur qu'il manifestait vis-à-vis d'elle. La mère de Kafka pouvait s'étonner de voir son enfant refuser de plus en plus ses caresses ; mais elle acceptait, dans le renoncement et la désolation, ce qu'elle considérait comme un état de fait.

Des extraits de conversation rendent compte de l'attitude du fils à l'endroit de la mère :

« Alors, personne ne te comprend, dit ma mère. Moi aussi probablement, je te suis étrangère, et ton père aussi. Nous tous, nous ne voulons que ton mal.

— Certes, vous m'êtes tous étrangers ; il n'y a que les liens du sang qui subsistent, mais ils ne se manifestent pas. Quant à vouloir mon mal, non certainement pas. »

Dans l'œuvre de Kafka, lorsqu'il est question de la mère du héros, ou seulement d'une mère de famille, l'image est évoquée avec une extrême réserve. Il n'en est pas question dans *le Procès* ni dans *le Château*. Elle est morte dans *le Verdict*, et si elle apparaît dans *la Métamorphose*, pendant un instant et dans l'entre-bâillement d'une porte, ce n'est que pour s'évanouir devant le spectacle répugnant de son propre fils transformé en vermine. Ailleurs, dans *le Couple*, nous avons cependant l'expression plus sincère de la souffrance de Kafka. Parlant de sa mère : « Je l'ai perdue dans mon enfance. Quoi que l'on dise, elle eût pu faire des miracles. »

Il est moins étonnant de voir la direction que Franz Kafka est amené à prendre par cette lutte contre ses instincts œdipiens, si nous nous replaçons dans le cadre d'une famille juive, où les concepts père et mère, conservent leur distinction orientale. Le père était alors vraiment le *pater familias* ; la mère, la servante du maître.

Sa vie durant, Kafka fut obsédé par l'image qu'il se faisait de son père ; il tint celui-ci pour le seul obstacle venant brider son instinct et l'inhiber dans son action extérieure.

Il est bien difficile de séparer les éléments objectifs et les éléments kafkéens pour faire deux portraits séparés du père de Kafka. Quel était-il ? Un commerçant taillé en Hercule, honnête, jouissant de la considération de tout le monde et de la sienne en particulier ; il faisait volontiers l'étalage de sa puissance musculaire, de sa capacité de travail, de ses résultats, de toute la peine qu'il s'était donnée pour accéder à un rang honorable. Il avait une assurance déconcertante dans le verbe, même quand il se trompait ; cela suffisait pour rendre Franz jaloux ; auprès de l'enfant malingre et bègue, son père apparaissait comme l'ayant droit, par excellence, aux faveurs de la mère.

Dans ses relations habituelles avec l'enfant, le père se montra assez froid. Cet enfant apathique, buté, aux lèvres hermétiques, quand il ne tenait pas, se croyant hors de l'ouïe paternelle, des discours révoltants pour son âge, ce regard à la fois sournois et tendu que nous pouvons examiner sur la photographie incluse dans le livre de Max Brod, tout cela ne dut pas rendre M. Kafka fier de son fils.

Il s'emporta cependant assez rarement contre lui ; sa colère n'en était que plus redoutable. Dans ses notes, Kafka fit un compte soigneux de la magistrale correction et des apostrophes qu'il reçut (« je te déchirerai comme un poisson, etc... »). Ces petits incidents suffirent à le convaincre qu'il n'avait pas droit d'exister aux yeux de son père. Mais quand il fut plus âgé, il chercha l'explication qui put, mieux que ces réprimandes, justifier son immense sentiment de culpabilité.

Le nombre des épisodes, dans l'œuvre de Kafka, où le héros sollicite une explication avec le père ou le symbole qui en tient lieu, donne à penser que dans la réalité, il n'y en eut jamais de satisfaisantes.

Dans le récit symbolique *Devant la Loi*, que l'on retrouve avec quelques modifications dans la parabole en fin du *Procès*, Kafka fit l'exposé de sa situation vis-à-vis du père. Un homme de la campagne (Franz Kafka) essaye tous les moyens pour gagner l'aménité du premier gardien (le père) qui se dresse devant la porte du temple de la loi (la mère).

Tous les moyens de séduction sont essayés en vain ; il tentera d'établir une conversation qui leur permettrait de s'entendre, sera prêt à tous les sacrifices, si coûteux soient-ils. Tout échoue ; la sentinelle demeure toujours devant lui dans un garde-à-vous inflexible. Dans sa rage, l'homme de la campagne ira jusqu'à demander aux puces de lui venir en aide, en distrayant la vigilance du gardien. Pourquoi ne va-t-il pas tenter d'obtenir un laisser-passer d'un deuxième, d'un troisième gardien plus facile à gagner ? Vraisemblablement, parce que ceux-là défendent l'accès de portes qui mènent à des endroits sans intérêt pour lui. Tandis que le premier gardien est l'obstacle essentiel à son bonheur. Ce récit nous donne une des données du problème qu'il faut résoudre : il y a impossibilité d'explication et d'entente entre le père et le fils ; pourquoi ?

D'abord, y a-t-il jamais possibilité de réconciliation ? N'y a-t-il pas une répulsion physique entre les deux êtres qui rend l'entente dérisoire ?

Si l'on en croit le poète irlandais Dedalus, « ils (le père et le fils) sont séparés par une honte charnelle si catégorique que les annales criminelles du monde, souillées de toutes les catégories d'inceste et de bestialité, rapportent peu de manquements à cette répulsion de la chair ».

Mais Kafka, bien qu'il fût atteint du même complexe que Dedalus, ne va point, pour la raison que donne l'Irlandais, renoncer à obtenir la réconciliation avec son père. Quand il se croira fiancé, c'est-à-dire quand il pensera avoir éliminé définitivement l'objet de leur conflit, il quémandera (dans l'imaginaire comme toujours) une nouvelle explication.

On peut voir dans *le Verdict*, que nous allons tâcher d'analyser, comme dans *la Lettre à mon père*, une tentative courageuse d'auto-psycho-analyse. Ces deux documents ont été écrits dans les mêmes circonstances, dans les périodes où Kafka décida de se fiancer. Il s'agissait de faire surgir des tréfonds de son inconscient cette faute dont il n'avait que le sentiment, et d'en obtenir le pardon avant de reporter

sur autrui son élan. Il imagina à nouveau une entrevue avec le père.

Quand il commença à écrire *le Verdict*, dans une nuit d'extase et de lucidité extrême, il faussa cependant certains éléments du drame freudien, en particulier le plus important d'entre eux : la mère. Il croyait bien pouvoir la faire mourir, attendu qu'elle ne l'intéressait plus. La réconciliation avec un veuf semblait plus facile. D'autant qu'il a eu soin, en outre, de transformer son père en un vieillard fatigué, impotent, inapte à la gérance de ses affaires : « Quant il a cru avoir maté son père, l'avoir si bien maté qu'il put s'asseoir sur lui avec son derrière, sans que son père pût faire un mouvement, monsieur mon fils a décidé de se marier ! »

Il cessa rapidement de se leurrer ; d'abord, s'il voulait obtenir un réel pardon de ce père, il fallait qu'il eût le courage de nouer avec lui des relations plus intimes (ce qui aurait fort déplu à Dedalus). Georges, le héros du *Verdict*, s'approche ainsi de son père ; il va même jusqu'à le toucher, à lui venir en aide pour enlever ses chaussettes, à considérer celles-ci et à les trouver sales, etc... Bien que tout cela lui répugne et que déjà il s'accable de reproches, de manquements d'égards pour son père, Georges ne désespère pas de trouver auprès de lui l'explication et le pardon.

Surgit alors dans le récit une scène étonnante : brusquement, le père de Georges va recouvrer sa puissance physique et l'extrême lucidité que son fils lui prête :

« Suis-je bien couvert ? » demanda encore le père ; il avait l'air d'attendre la réponse avec une attention toute particulière.

» — Sois tranquille, tu es bien couvert.

» — Non ! cria le père, avant même que la réponse fût finie, et il rejeta la couverture avec tant de force qu'elle se déploya un instant tout entière dans son vol ; puis il se dressa sur son lit. Il s'appuyait seulement d'une main contre le plafond.

» Tu voulais me couvrir, je le sais, petit vaurien. Ce sont peut être mes dernières forces, mais il y en a assez pour toi, et même trop ! »

Pour Georges, la partie semble perdue. Pour qu'il existe encore un sujet de discorde profonde entre le père et le fils, alors même que ce dernier est fiancé, vient trouver son père pour lui prouver qu'il n'a plus rien à lui reprocher, c'est qu'il y a peut-être une autre raison plus subtile de mésentente. Parler de fiançailles pour un être exagérément lucide, c'est se lancer dans un sujet interdit à l'ordinaire. Georges est accablé lorsque son père se dressera sur son lit, et relevant sa chemise, évoquera peut-être ce qui nous apportera la raison de la discorde :

« Regarde-moi », cria le père. Et Georges, presque distraitement, courut au lit pour bien saisir, mais s'arrêta à mi-chemin.

» C'est parce qu'elle a retroussée ses jupes comme ça, dit le père d'une voix flûtée, parce qu'elle a retroussé ses jupes comme ça, cette oie répugnante... et pour pouvoir te satisfaire avec elle sans te gêner, tu as souillé le souvenir de notre mère, trahi ton ami et fourré ton père au lit, afin qu'il ne puisse pas bouger. Mais le peut-il, bouge-t-il, oui ou non ?

» Il se tenait debout et lançait des coups de pieds. Il rayonnait d'intelligence. »

Pour la première fois, l'instinct humblement caché dans l'inconscient était révélé au grand jour ; que cet instinct ait changé ou non de direction, Georges se condamnait. Le complexe d'Œdipe était révélé, mais l'objet du conflit, largement dépassé ; non seulement le père a privé l'enfant de sa mère, mais encore de sa fiancée, et l'empêche de trouver dans le monde extérieur la moindre satisfaction, comme nous le verrons dans le prochain chapitre. L'instinct et tout ce qui pouvait, de près ou de loin, inviter à son assouvissement, était l'apanage exclusif du père.

La seule façon, pour l'enfant atteint d'Œdipe-complexe, d'éviter la colère du père est, semble-t-il, de montrer une

nature comme privée d'instinct et de sens (la métamorphose en vermine), taciturne, grave, solitaire, détachée. C'est ainsi qu'il dissimule son instinct. Mais le jour où, comme Georges, il présente sa fiancée à son père, s'il ne se contente pas de relations toutes conventionnelles avec lui, s'il manifeste la moindre gêne, il montre par là que cet instinct que l'on croyait étouffé vivait en profondeur, qu'il n'a pas pu ne pas formuler en secret de mauvaises pensées à l'endroit de son père. Il révèle son crime et se condamne.

On connaît la fin du *Verdict* : Georges se noie dans le fleuve.

Kafka croyait qu'il avait enfin réglé le conflit avec le père et qu'il était capable de reporter sa tendresse hors de sa famille ; il n'en fut rien.

Il n'admit pas entièrement la théorie de Freud. Kafka se réserva toujours d'ultimes retranchements, dans lesquels il fallait peut-être encore rechercher l'aveu de la faute.

Comment expliquer, en effet, qu'il se soit attaché à fixer chez son père, au courant des années, les traits qui l'incitaient à l'aimer ? Evoquant ces rares moments de tendresse : « A de tels moments, on pouvait se jeter à terre et pleurer de bonheur, et j'en pleure encore en l'écrivant. »

D'aucuns verraient là le moyen le plus adroit de parvenir à ses fins, ou parleraient d'ambivalence. En fait, Kafka aima son père dans l'abstraction, il aima « l'idée de père » ; ainsi pouvait-on encore échapper aux théories systématiques de l'instinct. L'image abstraite lui permettait d'écarter un moment l'image formée d'après les éléments concrets.

LA VERMINE

Le père de Franz Kafka avait l'habitude de triompher de son fils. Il dut paraître à ce dernier, pour s'être fait devant lui le plus petit possible, qu'il avait perdu l'usage normal de ses muscles et de ses organes sensoriels. L'interdiction du père ne concernait pas seulement la mère ; les sentiments d'incomplétude s'étendaient au monde extérieur en général, comme s'il ne pouvait en retirer aucune satisfaction d'ordre affectif. Tout ce qui pouvait le rendre heureux sollicitait-il cet instinct impossible à assouvir ?

Voici le moment venu d'observer la « Vermine » (*la Métamorphose*), avec laquelle nous tâcherons d'approcher au fond du marasme kafkéen. Dans ce récit curieux, il nous dépeint les souffrances d'un homme (Gregor Samsa), voyageur de commerce qui, après un cauchemar, s'éveilla transformé en une véritable vermine, sans bras ni jambes, les organes sensoriels comme figés, revêtu d'une carapace. L'image nous servira pour l'étude des impressions d'incomplétude du scrupuleux dans les opérations sensorielles et musculaires ; certains détails seront empruntés à d'autres œuvres que *la Métamorphose* et à la biographie de Kafka.

Examinons l'une après l'autre les perturbations d'ordre affectif dans chacun des appareils mettant le moi en communication avec le monde extérieur.

Du *muscle*, source de joie pour celui dont les instincts sont normaux, Kafka ne retira que des sensations cœnesthésiques pénibles (les seules qui puissent lui revenir de droit) : la fatigue, l'effondrement total, une impression plus pénible encore parce que plus tenace, celle de « lourdeur terrestre ».

La fatigue est souvent exprimée dans l'œuvre de Kafka, le plus souvent implicitement. Dans le grand roman *Amérique*, elle apparaît périodiquement comme un refrain attendu ; cette fatigue empêche le jeune Carl Rossman de jouir de ses débuts en Amérique, au milieu d'une société qui vit de luxe, de loisirs, de sport, d'enthousiasme musculaire et stérile. Il entretient sa fatigue par défaitisme, devant l'image d'un bonheur dont il se défend. L'enfant exilé pleure la mère qu'il a dû laisser en Europe, à cause de son péché, mais en Europe n'était-il pas aussi las qu'à Brooklyn ?

Parfois, la fatigue est telle que l'un de ses héros de roman s'effondre tout à coup (Joseph K., dans *le Procès*), la chaleur confinée qui règne dans les bureaux de justice en est seule la cause. L'accusé accepte cette défaillance comme une humiliation qui lui est due. Il n'a pas l'audace de demander que l'on veuille bien l'aider à sortir prendre un peu l'air.

Distincte de la fatigue, la Vermine ressent un autre genre d'impression interne, plus complexe. Kafka la ressentit dès son plus jeune âge et la définit sous le terme de « lourdeur terrestre ».

La Vermine qui, tantôt n'ose, tantôt ne peut exécuter aucun mouvement, se sent dès lors fort lourde. Cette sensation est tout le contraire de celle que donnerait la danse aux « Messieurs », celle de légèreté de notre corps.

Pauvre Vermine ! « Pour se lever, il lui aurait fallu des bras et des jambes. » Le moindre geste exige une dépense d'énergie considérable pour soulever d'abord cette masse de plomb, sa propre lourdeur terrestre.

Elle envie l'enfant normal qui s'exécute, comme mû par un ressort, lorsqu'on lui demande un petit service, et les hommes dont on peut en exiger un plus grand. Devant les mêmes entreprises, les pires difficultés la clouent au lit. On croit obligatoirement qu'elle fait preuve de mauvaise volonté et l'on ne peut s'empêcher, malgré ses airs malheureux, de lui adresser une insulte ou de projeter une pomme sur sa cuirasse indifférente. La Vermine s'efforce d'éviter

les reproches et se décide à se laisser choir de son lit ou de son siège. Mais elle craint le bruit de sa chute lourde sur le parquet. Que n'est-elle seule ; elle aurait l'audace de se laisser tomber de tout son poids, au point de se fracasser le crâne contre le plancher... Ceci se passe encore dans les meilleurs jours. Il n'est pas si facile, pour la Vermine, de soulever ses scrupules dans les plus mauvais moments. Elle cherche alors un petit coin dans sa chambre, le plus proche de la terre où l'on ensevelit ceux qu'elle envie : les morts. Elle veut s'anéantir, disparaître aux yeux de tous. Pour ce faire, elle ira étaler son immense, lourde fatigue, à même le parquet, sous le lit.

D'autres sensations cœnesthésiques fournissent à la Vermine des prétextes à une analyse amplement et douloureusement détaillée. Il n'est pas jusqu'à celle de *la faim* qui ne se doive, elle-même, d'être pénible, vouée à n'être pas satisfaite.

Gregor, qui aimait le lait, depuis qu'il se sent vermineux se détourne d'un bol empli de ce liquide, comme s'il avait perdu la possibilité physique de le boire. Ce n'est cependant pas la faim qui lui manque ; d'instinct, il a été attiré par l'odeur de nourriture et il a presque ri de plaisir en voyant sa pitance. Il songe sans doute que l'on doit réserver cette nourriture aux élus (son père, par exemple) qui l'a bien gagnée. Peut-être osera-t-il goûter à ce qui peut, à la rigueur, lui revenir : de vieux croûtons de fromage, du pain rassis... Mais devant de tels mets, comment s'en étonner, l'appétit de la Vermine elle-même disparaît pour faire place à la nausée.

Ces détails, pour absurdes qu'ils paraissent, n'en correspondent pas moins à une vérité psycho-pathologique. Durant l'hiver de l'inflation, en Allemagne (1923), Franz Kafka souffrit de la faim :

« Il n'accepta — nous dit Brod — d'argent et victuailles (de sa famille), que contraint par la nécessité et la mort dans l'âme. »

Le refoulement de l'Œdipe-complexe intervient encore pour gêner un autre sens : celui du *toucher*. Nous allons

examiner comment la Vermine fait usage du plus élémentaire et du plus primitif de tous les sens. Sitôt qu'elle touche un objet vivant ou inerte, elle aura le sentiment de le souiller.

Faire usage de ses mains dans un but affectif, elle n'y songe même pas. Si la vue seule de son fils métamorphosé, suffit à faire tomber en pâmoison la mère de Grégor, la Vermine envisage plus volontiers de la tuer que de la toucher, dans un but de jouissance.

Les fonctions affectives de ce sens doivent être inhibées radicalement, chez celui qui veut refouler son complexe d'Œdipe. La répulsion du toucher s'étendra bien au delà de la mère. Le singe de Kafka (dans la nouvelle : *Rapport pour une Académie*), fait un peu mieux que la Vermine pour avoir compris que la première leçon que l'on doit prendre, si l'on veut devenir un homme, est celle de la poignée de main. Il a compris que l'exercice du toucher est d'abord exigé si l'on veut n'être pas tenu pour suspect. On obtient par ce moyen la sympathie de tous, même de ceux qui semblent le plus différents de soi. Mais la Vermine qui, auprès de sa mère, n'a pas appris à donner quoi que ce soit d'aussi élémentaire, n'en est pas encore à ce stade. Mise à la place de Joseph K. dans l'atelier du peintre (*le Procès*), elle serait aussi désemparée que ce dernier pour faire taire les jacasseries des petites filles. L'accusé préfère les raisonner à distance, s'en tenir le plus éloigné possible, pour éviter leur contact irritant. Tout le monde connaît les gestes qu'il convient de pratiquer pour en venir à bout (une tape et une caresse), à l'exception de Joseph K. Il préfère, plutôt que de toucher la matière vivante, se voir obsédé par leurs cris. Alors même que le peintre les a mises à la porte, il ne pense plus qu'à leur retour possible ou diabolique dans l'atelier.

La Vermine, qui n'a pas de mains, ne touchera pas davantage les objets matériels. Elle préfère, dans *la Métamorphose*, ouvrir la porte en s'aidant de ses mâchoires. Le singe de Kafka, dans *le Rapport pour une Académie*, un peu moins honteux de son corps, ne touchera qu'avec une extrême pudeur les objets les moins compromettants, avant de devenir tout à fait un homme. Kafka a noté le geste

d'abandon désespéré de celui qui n'ose pas toucher. Le singe laisse tomber une bouteille, le plus artistiquement possible ; la façon particulière, un peu trop esthétique, de tenir les objets sans en avoir l'air, pour tâcher d'excuser la honte éprouvée à les saisir, est une manière de se consoler par l'intellect de la médiocrité de la sensation.

Il n'est pas étonnant de voir atrophier chez Franz Kafka le sens qui exacerbe le plus l'instinct. Par contre, n'allons-nous pas trouver hypertrophié chez lui le sens de *l'ouïe*, considéré en raison de la qualité des états affectifs qu'il peut engendrer comme le plus intellectuel et le plus raffiné ?

Kafka prétendait qu'il était incapable de distinguer *la Veuve joyeuse* de *Tristan*. De même, à l'inverse de sa sœur, Grégor Samsa n'aime pas la musique. Cependant, la Vermine pourra tendre discrètement l'oreille aux accents lointains et pieux de la musique de chambre, qui est pur intellect, sans traces de sensualité, le soir qu'elle entendra le violon de sa sœur jouant au salon. Kafka n'avait-il pas, de son côté, le sens très affiné de la musicalité de la langue allemande ?

Il est possible qu'il y ait une interprétation sexuelle à la répugnance anormale de Kafka pour la musique, dans l'un des pays d'Europe Centrale où elle est appréciée. Non seulement il n'avait pas la permission d'obéir aux sensations venant solliciter le plus franchement son instinct à se libérer, mais son flair de coupable allait déceler fort loin les invitations à cette libération.

Par contre, pour la réception des sons désagréables, l'appareil auditif de la Vermine était d'une remarquable acuité. Kafka manifestait une telle sensibilité au bruit et décrivait ses impressions en termes si poignants, qu'il parvint encore à sensibiliser son ami Brod.

La Vermine n'aura donc plus que ses *yeux* pour la mettre en relations aimables avec le monde. Mais Kafka nous le dit, elle est myope ; cette myopie est singulière, car si elle ne peut voir le plus souvent que ses images intérieures, parfois la Vermine est capable d'accrocher de son regard les moindres détails des objets, avec une acuité exagérée.

De toute manière, se privant du seul objet qui puisse la combler affectivement (la mère), sa vision ne sera jamais insérée au réel, comme il convient, pour lui trouver d'autres propriétés que celles de lui être hostile.

Dans le relâchement, la Vermine ne peut guère voir que ses images intérieures. Parfois, lorsqu'il est seul dans sa chambre, Gregor ose jeter un regard par la fenêtre, comme s'il avait oublié sa myopie, « il ne voit même pas l'hôpital d'en face » ; et lorsqu'il fait, dans le désespoir, le bilan de sa vision, il songe « qu'il eût pu croire que sa fenêtre donnait sur un désert où le ciel et la terre confondaient leur gris ». Il ne remarquera donc jamais, dans un paysage, que le reflet brumeux de son âme ; quand la Vermine tente d'élargir son champ visuel, elle ne voit que l'abstraction, de grands mouvements d'ondes rapides, des formes fluides, des landes. Georges, à la fin du *Verdict*, observe sur le pont, avant de mourir, une circulation littéralement folle, à l'image de celle de ses pensées. Pour le jeune Carl *(Amérique)*, en proie à une crise de néantisation sur la route de Rhamsès, et jetant un regard las sur Brooklyn :

« Il n'y avait pas de différence entre les grandes maisons et les petites...

» Delamarche et Robinson, ses compagnons, découvraient beaucoup plus de choses : ils lui montraient ceci ou cela, à droite, à gauche, et décrivaient de leurs mains tendues, des gestes au-dessus d'eux, des places, des jardins, dont ils énuméraient les noms. »

Là où tout un chacun voyait des objets concrets, Carl voyait des états d'âme, cherchant des horizons perdus, menant vers l'Europe, vers Prague.

Il n'y a rien dans le monde qui soit digne d'être contemplé par le regard de la Vermine, quand l'image du père ne vient pas hanter son esprit et lui rappeler son crime.

Par contre, lorsqu'elle suspecte un danger, la Vermine recouvre une singulière acuité visuelle. Elle n'est pas seule à éprouver du dégoût envers elle-même, le monde est là, à l'entour, pour la réprouver et lui marquer son hostilité.

Il importe de se mettre en garde contre le danger extérieur, et particulièrement contre celui qui apparaît le plus proche ; donc, d'accrocher avec âpreté les moindres détails des objets environnants.

Son regard est fixé, braqué dans une direction, comme si les yeux étaient immobilisés dans une carapace. Bien qu'elle puisse remuer la tête dans toutes les directions, elle éprouvera comme Carl le sentiment d'avoir « prêté en venant trop peu d'attention aux particularités qui auraient pu lui servir maintenant ».

En n'importe quel lieu, Joseph K. attend dans l'angoisse la révélation de sa faute inconsciente. Chaque objet est fixé, analysé rapidement, mais en détail ; il faut, avant de s'en désintéresser, obtenir la conviction qu'il n'est pas à redouter. Ainsi les descriptions de la fin du *Procès* où nous voyons Joseph K. promener dans la cathédrale ses regards de bête apeurée : « Il parcourut les deux nefs latérales et n'y trouva qu'une vieille femme, emmitouflée dans un fichu, qui se tenait devant une statue de la Vierge. Il aperçut de loin un sacristain boiteux qui disparut par une porte dans un mur... Un grand triangle de flammes, de cierges, brillait au loin sur le maître-autel. K. n'aurait pas su dire s'il les avait déjà vus. Peut-être venait-on à peine de les allumer. Les sacristains sont silencieux par profession ; on ne les remarque pas. En se retournant, il aperçut derrière lui, à quelques pas, contre un pilier, un grand cierge qui brûlait aussi, etc... »

Evidemment, Joseph K. attend le danger dans l'angoisse ; plus son regard accroche les détails et plus on voit grandir l'anxiété. Car cette suracuité visuelle est insuffisante dans la mesure où, donnant trop de temps et trop d'attention à certains objets, il en néglige pour cela beaucoup d'autres. Quand Joseph K. entend résonner enfin dans l'église la voix « puissante et cultivée du prêtre », il n'en est pas étonné outre mesure. Il s'attendait à trouver là comme partout, un accusateur.

Un homme profondément handicapé pour toutes les opérations sensorielles et musculaires, mettant le moi en communication avec le monde extérieur, tel était devenu

Grégor Samsa, depuis qu'il éprouvait le sentiment d'être métamorphosé.

En raison de son complexe œdipien, qui l'amenait à se refuser à toute sollicitation extérieure, susceptible d'éveiller son instinct coupable (refoulement relatif à la mère), à se comparer, d'autre part, avec ce père musculairement enviable et remarquablement inséré dans le réel (obsession de l'image du père), Kafka dut connaître les impressions de la Vermine, produit de sa jalousie.

Celle-ci n'a plus qu'à souhaiter de crever comme un « rat ». Une femme de ménage, rendant service à tout le monde, chassera le cadavre d'un grand coup de balai, de l'appartement familial.

Le souhait ne se réalisa point pour Kafka. Il continua de vivre, content de respirer seulement ; « craignait-il que la honte ne lui survive ? »

Entre lui et le monde devait s'interposer sans cesse l'image du père impitoyable. Il fallait nier radicalement le monde extérieur et tenter de triompher dans l'intériorité.

LE NÉANT

Dans son journal intime, à la date du 25 octobre 1917, Kafka notait qu'il venait de refuser l'offre que lui faisait son père, de participer à une partie de cartes en famille : « Que signifiait ce refus réitéré depuis l'enfance ? C'était la chose commune, la vie publique qui, en un certain sens, m'était rendue accessible par cette invite ; l'activité que l'on attendait de moi à titre de participation, je l'aurais accomplie... J'ai tort... tort de me plaindre que le courant de la vie ne m'ait jamais saisi, que je n'ai réussi jamais à quitter Prague, ni été amené à faire du sport ou exercer un métier, etc... Sans doute aurais-je refusé l'offre, comme l'invite au jeu. Je n'avais acquiescé qu'à l'absurde, aux études de droit, au bureau... Naguère, je tenais ce refus pour un bon signe (séduit que j'étais par les grands espoirs que je mettais en moi) ; aujourd'hui, il n'y a plus guère qu'un soupçon de cette aimable façon de voir. »

Franz Kafka nia non seulement toute activité, mais tout ce qui est extérieur ; il n'avait pour vivre ni la puissance physique, ni « la capacité, la persévérance, la présence d'esprit, le cran » de l'homme le mieux armé pour lutter : son père.

Il serait long d'énumérer seulement tout ce qu'il chercha à nier. Rien, semble-t-il, ne pouvait trouver grâce devant ce nihiliste acharné : activité altruiste, métier de fonctionnaire, cela s'entend, son œuvre d'écrivain (ce qui équivalait à la négation de lui-même), ami, amies et fiancées, la mère responsable malgré elle de ce massacre, et même d'innocents symboles : soleil, foyer de tendresse, etc...

Des activités altruistes, il en niait pour ce qui le concernait, jusqu'aux principes. Brod écrivait dans son journal : « L'après-midi avec Kafka. Bain, canotage. Conversation

sur les sentiments de solidarité. Kafka me dit qu'il n'en a pas, parce qu'il a besoin de toute sa force pour lui-même. »

Plutôt que d'exercer un métier relativement conforme à ses goûts littéraires, il choisit celui qui était à l'antipode de ses préoccupations, celui qu'il jugeait le plus méprisable de tous : il devint petit fonctionnaire d'assurances. Ceci équivalait à la négation même de toute industrie.

Avant de pouvoir accéder à ces fonctions, il avait fallu mener à termes d'exécrables études de droit : « Cela signifiait que dans les derniers mois précédant l'examen, et au prix d'une considérable usure nerveuse, je faisais littéralement ma pâture d'une sciure de bois que, par surcroît, des milliers de gueules avaient avant moi mâchée et remâchée. Mais, en un certain sens, c'était justement ce que j'appréciais, comme autrefois le gymnase, et plus tard mon poste de fonctionnaire, car cela répondait exactement à la situation dans laquelle je me trouvais... je faisais preuve d'une étonnante perspicacité. » Mais avant d'entreprendre le droit, cela n'avait pas été sans de nombreuses hésitations. Dans les universités, il avait auparavant commencé, puis abandonné des études de chimie, s'était lancé, quinze jours durant, par amitié pour Oscar Polak et par vénération pour Gœthe, dans les études germanistiques.

Tout travail qui n'était pas strictement personnel lui était odieux, à un tel point qu'il préférait encore exécuter le plus haïssable de tous. Aurons-nous la révélation de cette répulsion, dans son journal intime ? « Certains disent qu'il est paresseux, d'autres qu'il craint le travail. Ces derniers le jugent pertinemment. Il craint le travail. Pour lui, commencer un travail, c'est devoir quitter son pays natal. Non pas un pays natal chéri, mais un lieu pourtant sûr et familier. » A un âge déjà avancé, il était encore l'élève un peu cancre, incapable de se décider à travailler, parce qu'il y avait d'abord un problème psychologique à résoudre en lui-même. Il aurait mieux travaillé s'il avait été comblé à la maison familiale.

Kafka s'était-il entièrement préservé des injures extérieures pour son œuvre littéraire ? La seule manière de

convaincre autrui, pour un être qui n'était rien dans la praxis, n'était que littérature, n'était-ce pas évidemment son œuvre ? Cependant, « à quoi bon, écrivait-il dans son journal, conserver des travaux comme ceux-là, qui sont ratés, même du point de vue artistique ? Pour garder l'espoir que j'arriverai à faire un tout de ces fragments, une sorte de tribunal auquel je pourrai en appeler, quand je me trouverai dans la détresse ? Mais je sais que ce n'est pas possible, qu'il ne m'en viendra aucun secours. » Il avait donc cessé de croire à la valeur de son œuvre, à sa valeur artistique elle-même, et il n'atteignait là cependant qu'une étape facile avant d'arriver au but. En admettant qu'il ait pu jouir de la considération d'un petit nombre de lecteurs, qui grandirait par la suite, quel chemin à parcourir, que de temps à laisser passer, avant qu'il ne parvienne par ce moyen indirect à toucher ses parents, son père en particulier, dont le jugement importait plus que celui de n'importe qui ! Le monde entier reconnaissant son œuvre serait impuissant, hélas ! à ébranler le jugement de ce père terrible. Il fallait renoncer à émouvoir le gardien qui lui barrait l'accès vers la terre promise. Il écrivit : « Tout doit être brûlé sans restrictions, et sans être lu... »

Niant ses études et ses métiers, par incapacité de supplanter son père et par fidélité inconsciente envers la mère, savait-il respecter au moins cette dernière ? Sous le toit familial, nous avons vu plus haut comment il s'efforçait de la transformer en une étrangère à ses yeux. La Vermine souffrait des moindres relations qu'elle avait avec sa mère. Il y avait encore dans les minimes relations de cet insecte avec le réel trop d'éléments lui rappelant son infortune. Que la Vermine l'entrevoie par l'entre-bâillement d'une porte, et la voilà stupidement heureuse pour un instant ; bien vite, elle souffrirait davantage, reprenant conscience du devoir de se cacher, sa mère ne pouvant l'aimer dans cet état abominable. Quand il rompit visière avec le genre humain, devint parfaitement « insociable, renfermé, taciturne, insatisfait », pour se consacrer à la vie intérieure, Kafka tenta de perdre jusqu'au souvenir de sa mère et tous les souvenirs qui pourraient évoquer l'image de cette

femme abandonnée et trahie. Il enregistrait alors ses victoires : « Etats de médication paisible et vide ; un jour il perdra même les souvenirs qui le rattachaient aux humains, il s'en videra comme un sac. » (Rochefort.)

Il mena plus loin encore sa campagne de néantisation. Après le concret, il devait s'acharner à détruire les symboles, ceux qui permettent d'exprimer par l'image, la tendresse humaine. Les chambres où l'on réchauffe son cœur autour d'un bon feu, donnent au héros kafkéen des étouffements. Il n'aspire qu'à la fuite. Vêtu légèrement, il préférait méditer seul dans une chambre glacée ou dans la neige. Dans ce froid, l'image du père et le spleen de la maison abandonnée ne venaient plus hanter son esprit. Alors Kafka imaginait plus volontiers son pardon : « Cette faute éclatante dans la pureté du non-être » serait-elle absoute ? Un orgueil insensé le possédait alors. Il n'était plus de ceux qui nient la « détresse au nom du soleil » mais « le soleil au nom de la détresse ». L'on pouvait se passer de chaleur et de soleil !

Kafka faisait donc une grande croix au-dessus du monde extérieur, les symboles qui invitent à l'abandon y compris. Il rêvait d'un triomphe dans l'intériorité. Mais nous verrons que dans ce monde interne de Kafka, on n'aboutissait jamais à une solution définitive après laquelle l'esprit pouvait se reposer dans la paix. Du sentiment intense de sa culpabilité au sentiment de son éclatante supériorité, en passant par le doute, cet intellect désinséré du réel était la proie des plus grandes oscillations mentales.

Dans son néant, Kafka pouvait jouir, par instants, d'un sentiment de supériorité incomparable. Cela était possible du fait même qu'il se mettait alors à l'abri du jugement externe, destiné souvent à tempérer les élans d'auto-enthousiasme.

Quand la Vermine avait fermé tout à fait sa porte, elle croyait parfois aux miracles et aux contes de fées.

Kafka, s'accusant par la suite, écrivait alors qu'il avait plus de facilité pour croire « à l'existence de miracles qu'à celle de tout progrès réel ». L'enfant très malheureux en

sa famille, et l'on sait pourquoi, faisait de doux rêves avant de s'endormir : « Parvenu un jour au sommet de la fortune, il fera son entrée dans le quartier juif en un riche attelage, et d'un signe impératif, libérera une belle jeune fille livrée au fouet, qu'il emmènera dans sa voiture. »

Eveillé, ce monde interne lui réservait quelquefois d'autres satisfactions. Kafka pouvait encore tirer parti des brimades qu'il s'imposait, du jeûne de la Vermine par exemple (observé sous le prétexte probable que, seul, le père avait le droit de manger à sa faim, puisqu'il gagnait son pain). Le jeûne produisait des hallucinations agréables au « chien » de Kafka. « Accueilli avec tous les honneurs, baignant dans la chaleur convoitée par tous les chiens réunis autour de lui, porté en triomphe et se balançant sur les épaules de son peuple. »

Parfois même Kafka, habituellement paralysé par son sentiment de culpabilité, éprouvait l'illusion merveilleuse du mouvement satisfaisant entre les murs de sa chambre (qu'il conservait depuis l'enfance). Il atteignait alors à des sensations voisines des états illuminatoires, « états durant lesquels j'habitais tout entier dans chaque idée, mais aussi accomplissais chacune d'elles, tandis que je sentais avoir atteint, non seulement mes propres frontières, mais les frontières de ce qui est généralement humain ». Seule, le calme de l'enthousiasme, sans doute propre à l'illuminé, faisait pourtant défaut à ces états, mais il n'y manquait pas absolument.

Le sentiment d'une telle supériorité lui faisait un peu mal. Ne devait-il pas être payé chèrement par la suite ? « Immensité du monde que j'ai dans ma tête, comment me libérer et le libérer sans éclater ? Et plutôt éclater mille fois que de le refouler, que de l'ensevelir en moi. Car c'est pour cela que je suis ici, là-dessus je n'ai pas le moindre doute. »

Kafka se sentant habituellement coupable, devait stimuler son orgueil parce qu'il avait « un mandat » à remplir. On peut le comparer à son héros, « le chien » coupable de n'avoir pas répondu à l'appel banal vers le bonheur qu'on lui adressait, et qui pensa ne pouvoir se sauver que dans le

repliement intérieur. Il avait, pour commencer, la possibilité de nier la réalité de cet appel, en démontrant qu'il était pure illusion. Ensuite, après avoir démontré pour lui-même qu'il n'y avait pas d'appel, pas de bonheur ni de mère, « lié à lui nécessairement, le pouvoir d'en convaincre autrui, une conception de la vie où seraient sauvegardées les pesantes chutes que la vie nous inflige, mais où celles-ci apparaîtraient en même temps comme un rien, comme un songe, un flottement au fil de l'eau ». Kafka rêva de fonder un ordre social nouveau, « la communauté des non-possédants », où les hommes devaient se contenter du minimum au point de vue matériel, où les liens qui groupent en paquets les individus seraient impitoyablement coupés.

Personne ne peut supporter d'avoir essentiellement tort, d'être le seul malheureux au monde. On comprend aisément le but diabolique de cette communauté. S'il avait la possibilité de persuader autrui (l'homme est facile à suggestionner) qu'il était aussi dépourvu que lui, il fallait le faire. Il y allait de sa vie. Ainsi, il n'y avait plus ni père, ni mère, ni sœur, ni épouse fidéle (se référer également aux *Lettres pour l'éducation des enfants*).

Mieux valait que tout le monde fût logé à la même enseigne, dans une auberge sans feu, où il y aurait peu à manger, plutôt que d'être seul à souffrir depuis l'enfance.

Cependant, dans ce monde interne, même lorsque son orgueil le gonflait, Kafka fut rarement satisfait. Reprenons le programme de néantisation avec lui : « Tout n'est qu'imagination : la famille, le bureau, les amis, la rue. Tout n'est qu'imagination ; et, plus lointaine ou plus proche, la femme ; or, la vérité la plus proche, c'est que tu presses ta tête contre les murs d'une cellule sans fenêtre ni porte. » (*Journal intime.*) Que devient à ce moment-là la possibilité de persuader autrui ? « La destruction systématique de moi-même au cours des années est extraordinaire. Ce fut tel un dépavage de rues, se poursuivant lentement, une action pleine d'intention. L'esprit qui accomplit cela doit, à présent, triompher ; pourquoi ne me laisse-t-il pas participer à ce triomphe ? Mais peut-être n'est-il pas

encore au bout de son intention et ne peut-il pour cela penser à rien d'autre ? » (*Journal intime.*)

Beaucoup plus fréquents que les états affectifs supérieurs, Franz Kafka, pour avoir abstrait son moi du contrôle familial, devait connaître, hélas ! des états diamétralement opposés : l'angoisse, le sentiment d'une absolue détresse et d'une immense culpabilité.

Sa valeur dans l'intériorité elle-même était contestée. Si la Vermine se refusait à faire un pas en avant, à entendre et voir avec amour, ce n'était plus, elle le savait maintenant, pour se ménager la jouissance de sentiments supérieurs auxquels le vulgaire n'entendait rien, mais seulement parce qu'elle n'avait pas le choix. C'était une solution de nécessité, de « paresse, de mauvaise volonté, de maladresse ».

Kafka se voyait alors, sa conscience réflexive l'aidant, comme il devait apparaître aux yeux d'un observateur étranger :

« ... Une inquiétude qui le chasse de son lit, sa conscience, les pulsations infinies de son cœur, la peur de la mort, le désir de l'écarter... Tout cela qui ne lui laisse nul repos, le fait de nouveau se lever. Ce va-et-vient et les quelques observations vagues et singulières qu'il fait au hasard de ses quelques pas, voilà sa vie. »

Ouvrant tout à l'heure sa porte à sa mère ou à l'une de ses sœurs, y laissant pénétrer un effluve de tendresse, la Vermine l'aurait humée et son ventre d'orgueil se serait dilaté ; la fermant, elle se laissait envahir par un sentiment de culpabilité sans bornes, éternel, au point que l'un des héros de Kafka, nommé Joseph K., « craignait (juste avant de se laisser achever) que la honte ne lui survive ».

Entre ce sentiment de culpabilité et parce qu'il y avait d'autres états en opposition complète avec celui-ci, se trouvait une place pour le doute, effroyable, angoissant. Le « Médecin de campagne » croyant entendre l'appel de la sonnette de nuit, était parti volontairement de chez lui où se trouvait la servante qu'il aurait pu aimer. Mais il était incapable de soigner son client. N'avait-il pas laissé, à la

maison, ce foyer de tendresse, qu'un palefrenier était en train de saccager ? Le Médecin de campagne n'osait plus revenir chez lui ; il avait manqué sa consultation, serait la risée du village à l'avenir. Que faire ? Bien sûr, tout autre que lui, dont l'esprit n'était pas complètement abstrait de la matière, aurait fait son choix ; il aurait pris pour femme la servante, aurait délaissé le client, sans prolonger le doute par la souffrance et le délire, car il aurait su que la sonnette avait été tirée par un plaisantin, sinon il aurait abandonné la domestique.

Kafka put écrire *le Médecin de campagne*. Il avait souffert depuis longtemps de ne voir dans le monde qu'un choix troublant de possibles parmi de multiples possibles. Son incapacité de s'engager, il croyait la tenir de celui qui, pour toujours, lui avait retiré le droit de vivre ; cette œuvre ayant un peu apaisé sa rancune, il la dédicaça et l'offrit à son père. La nouvelle était susceptible d'émouvoir, pensait-il, le plus sévère des hommes. Pour toute réponse, il obtint ceci : « Pose-la sur la table de nuit. »

Si, parvenant à exprimer son doute effroyable, Franz Kafka ne trouvait pas d'écho pour compatir à sa douleur, le consoler et l'aider à vivre, alors le doute parvenait à atteindre le plus profond de son moi interne : « Qu'ai-je de commun avec les Juifs, ai-je seulement quelque chose de commun avec moi-même ? Je devrais pouvoir me tenir dans un coin, content de pouvoir respirer. »

Celui qui avait rompu toutes les attaches avec la réalité externe, en arrivait à cette complète désintégration du moi. Entre l'intellect dissimulé et ce corps de vermine, il n'y avait pas la moindre relation possible. Donc, le moi n'existait pas. Il n'était, tout compte fait, que vermine sans âme.

Que lui restait-il à faire ? A peu près rien d'humain. Il avait tué l'homme et l'esprit en lui, écarté la mère ; il avait néantisé la terre entière et le soleil qui la réchauffe ; seul au milieu d'un désert de glace, ayant perdu son chemin, il n'y avait plus qu'à pousser comme le chien, l'un de ses héros, un cri de bête en détresse, après s'être demandé : « A qui en appeler dans le grand vide du monde ? » Ou bien

à dépasser sa détresse de vivant, pour imaginer celle des morts... « Qui donc est entièrement abandonné, qui donc ne peut plus être sauvé? Sur la tombe de qui le gazon pousse-t-il? » (*Journal intime.*)

Nous allons voir, dans la suite de cette étude, comment Franz Kafka fit, dans le désert, la rencontre d'êtres humains qui pouvaient le sauver. Mais après avoir joué quelques jours ou quelques années avec eux, il les abandonna, préférant demeurer seul, toujours fidéle peut-être à l'étrangère qu'il n'avait pu détruire, malgré ses efforts.

Auparavant, examinons-le essayant de mettre fin à ses jours.

L'ULTIME RESSOURCE : LE SUICIDE

Kafka demanda plusieurs fois à la Parque de lui venir en aide. Mieux valait en finir, s'il était condamné à vivre, éternellement insatisfait. Il se plut même parfois à imaginer dans le détail, avec une délectation morbide, ce qu'auraient pu être ses derniers instants. Cependant, comme on le sait, il ne se donna pas la mort et quand il fallut mourir, Franz Kafka s'accrocha désespérément à la vie.

Autant que devant n'importe quelle autre situation, on retrouve en lui l'enfant jaloux de son père. C'est durant la période qu'il mit le nez dans les affaires du commerçant, alors retenu au lit par la maladie, que Franz Kafka fut le plus proche de se supprimer. Dans les affaires où l'on s'intéresse davantage aux résultats qu'à la personnalité de celui qui les fournit, on pouvait le comparer, ce qu'il redoutait au maximum. Par ses résultats qui ne le satisfaisaient en rien, il montrait, non seulement qu'il était incapable de surpasser son père, mais encore de le remplacer un moment. Il buvait ce calice amer : l'appréciation dérisoire de son moi par autrui, par ses parents notamment. Il y avait trop de différences entre ce moi qu'il tenait soigneusement caché et celui qu'on lui prêtait. Ses rêves s'effondraient à terre.

Mais voyons un exemple. Nous allons voir qu'il suffisait d'un incident minime pour inspirer ce candidat latent au suicide.

Tandis qu'il remplaçait son père souffrant à la direction de la maison d'affaires, Kafka eut vent de certains incidents douteux se passant dans l'arrière-boutique. Pour être digne de lui, il fallait que ces petits faits fussent arrangés ; cela

devenait des choses « tout à fait louches ». Mieux encore, il se persuada que l'on ne manquerait pas de l'en tenir pour responsable ; ayant montré la prétention d'assumer une haute charge, le moins qu'on lui demandât était d'avoir l'œil sur tout. Bref, les affaires allaient mal. Il était bien possible que la maladie de son père vînt de là ; il n'y avait qu'un pas à faire pour que Franz Kafka s'en persuadât.

Pis encore que tout cela, sa mère parut prendre parti contre lui ; elle « réitéra ses vieilles doléances », et se mit à regretter devant lui les beaux jours où le père avait la direction des affaires. « Je sentis une amertume se répandre dans tout mon corps », nous dit Kafka.

Sitôt que l'on saurait la vérité, il n'y aurait pas moyen d'échapper à la condamnation ; il décida de se jeter par la fenêtre... « Me jeter par la fenêtre lorsque tout le monde serait couché. Je suis resté longtemps appuyé contre la vitre et me suis bien senti d'humeur à effrayer par ma chute l'homme au péage sur le pont... » Il songeait toujours en de pareils moments, à la famille, et le désir infantile d'épater venait le stimuler.

Se suicider, n'était-ce pas une manière de donner un frisson à autrui ? Il stupéfiait pendant un instant l'homme au péage lui-même. Quant à ses parents, il les plongeait dans le remords et l'humiliation, et leur démontrait, d'une manière irréfutable, que l'on ne pouvait pas le comprendre, que ses tourments étaient bien plus qu'imaginaires, qu'ils étaient vrais, puisqu'il en mourrait. C'était vraiment le seul acte qu'il pût faire, mais il était grand et respectable. Auprès de cette mort, pendant quelque temps, son père cesserait d'avoir la supériorité. S'exécutant, il ressemblait à Peregrinos, cet adolescent analysé par Montherlant (*Aux fontaines du désir*) qui, souffrant de son infériorité auprès des autres athlètes aimés des jeunes filles, inventa de se jeter dans un brasier pendant les Jeux Olympiques, pour épater la galerie.

Mais Kafka n'eut que le désir de suicide. Il voulait mourir pour avoir dû abandonner tous ses rêves. Or, sitôt après, il en appelait d'autres à son secours qui devaient se

réaliser en dehors de la famille. Franz Kafka pensait à la revanche. Le balancement salvateur de la pensée psychasténique amenait à la surface de la conscience l'espoir d'une existence pleine de succès. Décidément, il se sentait « trop ferme pour se briser sur le pavé » ; pour l'avenir, il imaginait une existence plus ambitieuse. Ainsi, ce passage où nous voyons l'obsession de la mort et le rêve d'une existence heureuse se superposer dans sa conscience : « Je puis trouver, en dépit de tout, dans la croissance continue de ma certitude et de ma foi intime, la possibilité de vivre dans le mariage, et même de la diriger dans un sens favorable à mes fins. Il est vrai que c'est là une conviction qui me vient au moment où je suis déjà, dans une certaine mesure, dans l'entablement de la fenêtre. » Il est à remarquer qu'à l'habitude, lorsqu'il se lançait dans des projets d'avenir, Kafka procédait avec une extrême discrétion : une petite maison sous un pâle rayon de soleil, où son père ne pourrait pas venir le déloger, tel était son rêve chronique ; mais, en pareille circonstance, lorsque Franz Kafka semblait avoir perdu tous ses rêves, il était nécessaire qu'un espoir, d'autant plus insensé, vint le pénétrer pour lui faire reprendre goût à la vie.

« Ne pas désespérer, même de ce que tu ne désespères pas. Tu te crois au bout de tes possibilités, et voilà que des forces neuves accourent. C'est justement ce qui s'appelle vivre. »

LES FIANÇAILLES

L'inaptitude à reporter son instinct sur autrui (fidélité inconsciente envers la mère), la manie des solutions absolues vouées à l'échec, pour égaler, et mieux, surpasser le père, modèle des époux, empêchèrent Kafka de se marier.

Le 13 août 1912, alors que Franz Kafka l'avait déjà rencontrée, il regarda pour la première fois la jeune fille avec laquelle il demeura fiancé pendant cinq ans : M^lle F. B.

« En m'asseyant, je la considérai pour la première fois plus attentivement, et lorsque je fus assis, mon jugement était inébranlable. »

Un seul regard donné sans scrupule par la Vermine allait-il suffire à la fixer dans ce choix important. Les événements de cinq années de fiançailles sont là pour nous répondre par la négative.

M^lle F. B. fut l'éclair qui déchaîna la tempête sous le crâne de Kafka. Non seulement elle fut à l'origine de tourments nouveaux, mais les vieux scrupules qui s'apprêtaient à décanter lentement, reparurent brusquement à la surface.

Devant le mariage, ce fut par centaines qu'il se posa des questions. Toutes les réflexions qu'un homme lucide peut avoir à se poser durant sa vie matrimoniale, la vieillesse y compris, furent faites à l'avance (Kafka était d'excellent conseil). Tantôt, il fut du mariage une description qu'un dessin de Toulouse-Lautrec pourrait illustrer ; tantôt, et plus rarement, une gravure humblement romantique. Espérant éclaircir ses idées, il les écrivit l'une à la suite de l'autre dans ses carnets, en les numérotant. Il fit mieux

encore, quand il les divisa en deux colonnes ; à gauche, étaient rapportés les avantages et les inconvénients du célibat ; à droite, ceux du mariage ; hélas ! il mélangeait souvent les colonnes.

Ex. : rester pur.	Etre marié.
Je fais bloc de toutes mes forces.	Tu restes en dehors de la participation, tu te livres à la folie, tu t'abandonnes à tous les vents, et cependant tu piétines...

De telles pensées se formulaient dans le domaine de l'absolu où les moindres éléments, puisés dans la réalité, apparaissant sous des dehors pathologiquement sérieux, pouvaient entraîner des conséquences tragiques. On retrouve l'enfant Kafka dans ses colonnes, pour qui toute affaire est une question de vie ou de mort.

Bien d'autres vestiges de son infantilité étaient décelables, dans cette tragédie des fiançailles. L'un des motifs inconscients qui le poussèrent à se marier, c'était le désir de surpasser son père. Kafka ne rendrait pas seulement son épouse heureuse en lui donnant des enfants, mais ces enfants, il se proposait « de les soutenir et même de les guider un peu... ». En quoi il est décidé à faire mieux que son propre père, à qui il n'était redevable, tout compte fait, que d'une dette matérielle.

Mais dans la nouvelle, écrite une nuit qu'il se croyait pourtant bien fiancé, Kafka apprit presque malgré lui qu'il n'y avait pas moyen d'échapper à la condamnation du père. Il considéra ce dernier comme l'obstacle essentiel venant s'opposer à son mariage.

Pour mieux faire que son père qui lui apparaissait comme le modèle des époux, il fallait qu'il fît « le mieux ». L'énorme lettre qu'il écrivit à sa fiancée au sujet des appartements où il envisageait d'abriter leur union, montre qu'à ses moindres projets il ne tolérait pas de donner des solutions relatives. Quand il s'agissait d'un problème d'avenir plus sérieux, celui-ci devenait insoluble.

La hantise du père était toujours présente à son esprit, quand il envisageait de mener, à l'abri de ses regards, une petite vie matrimoniale romantique, dans un endroit pur, faiblement éclairé, « où l'on puisse se réchauffer un peu ».

N'était-il point encore attaché à sa mère? Pour le savoir, il faut d'abord se demander s'il tenait, virilement, à M^lle F. B. ou s'il voyait en cette personne la remplaçante, plus facile à gagner, de sa mère.

Voici comme il envisageait cruellement, dans ses carnets, sa situation vis-à-vis de sa future épouse :

« Dans l'une (des deux chambres), F. se lève tôt, court à son travail, et le soir, se jette sur son lit, épuisée. Dans l'autre, il y a un canapé sur lequel je suis étendu, me nourrissant de lait et de miel. Voilà où l'homme (plus précisément l'enfant) se prélasse et s'étire. »

Y avait-il des raisons morales pour l'attacher à M^lle F. B. ou l'en détacher?

D'abord, s'il hésite devant le mariage, c'est pour des motifs le plus souvent égoïstes, pour des considérations de « mélancolie de caractère égoïste », d'après l'expression kirgegardienne. Se sentant coupable, malade, voué à un destin tragique, il songeait le plus souvent aux désagréments que pourrait apporter à sa personne une union contractée pour la vie, plutôt qu'à ceux qu'il pourrait procurer à son épouse. La valeur éthique du mariage avait peu de poids dans la balance.

Kafka ne fut ensuite que faiblement lié par les sens à sa fiancée. F. B. ne fut pas un être particulier, aimé pour lui-même. Alors que dans « l'alternative » de Kirkegaard, l'argumentateur commence par s'attacher aux moindres particularités sensuelles, pour dégager de son épouse les détails qui feront d'elle un individu bien distinct et n'appartenant qu'à lui, on est en droit de se demander si Kafka eût été toujours capable de reconnaître sa fiancée dans la rue ou parmi la foule. Elle n'était guère pour lui que la fiancée abstraite, un axe autour duquel sa pensée pouvait effectuer

sa gravitation obsédante. Finalement, après avoir trop longtemps tourné, l'axe, sans qu'il disparut pour cela, devenait invisible. Kafka, enfant scrupuleux, pensa que l'étiquette de fiancée attribuée à M^lle F. B. suffisait à le lier, abstraction faite de tout le reste.

Et cependant, s'il fut si long à rompre ses fiançailles définitivement, c'était en raison des émotions sensuelles épisodiques qui suffisaient à lui redonner une confiance inébranlable. Il suffisait d'un vrai regard pour stopper net ses doutes ; « mais maintenant, j'ai vu le regard confiant *d'une* femme et je n'ai pu m'y fermer ». Dans *le Verdict*, après une petite scène d'érotisme, on voit Georges reprendre, tout à coup lui aussi, une assurance inaccoutumée, et ne plus hésiter à prendre la décision de présenter à sa fiancée le personnage qu'il dissimulait en lui : l'ami de Pétersbourg, tout vermineux que fut ce dernier. N'était-ce pas encore un pauvre regard qui décida Kafka à prendre pour épouse M^lle F. B.?

Les émotions sensuelles le bouleversaient et le ravissaient au point qu'il en oubliait momentanément ses scrupules. Mais que les fiancés dussent se séparer quelques semaines, quelques jours, que le plus petit ennui surgît dans son métier ou dans sa famille, aussitôt M^lle F. B. redevenait une abstraction axiale, autour de laquelle les interrogations pénibles se pressaient plus que jamais. Plus que jamais, parce que Kafka ne voulait pas se perdre.

Quand il l'avait quittée un moment, elle allait parfois rejoindre le troupeau des femmes bestiales qu'il était difficile de distinguer les unes des autres (obsession sexuelle). « Parce qu'elle a retroussé ses jupes comme ça, cette oie répugnante... tu as souillé le souvenir de notre mère... » Il était impossible de choisir une femme tant qu'il était incapable de voir en elle un être distinct des autres, tant qu'il demeurait un enfant.

Il avait préservé son moi enfantin avec sa multiplicité de possibles et d'impossibles (retour vers la mère). Ce moi, qui lui tenait le plus à cœur. Il n'avait plus à craindre de se perdre, « peur de me lier, peur de me perdre dans un autre

être ; alors, je ne serai plus jamais seul ». Kafka attendit cependant un signe extérieur pour rompre ses fiançailles ; une hémoptysie révéla sa tuberculose ; il interpréta aussitôt le fait : il s'agissait d'une fuite devant le mariage, et de refuge dans la maladie.

Cependant, la rupture de ses fiançailles le rendit malheureux ; l'enfant endurci parvint à pleurer : « J'aimais une jeune fille, elle m'aimait ; il m'a fallu la quitter. »

Pendant cinq années, il avait « existé » pour une autre qui avait remplacé cette mère ignorée. On l'avait aimé comme un enfant et c'en avait été fini de se considérer comme un grand coupable, et de ne voir dans le regard d'autrui que mépris et hostilité pour la vermine. On pouvait donc l'aimer ! C'était elle (F. B.) qui avait été l'inspiratrice d'un grand nombre de ses œuvres et qui, mieux que cela, comme sa propre mère l'eût fait, avait guidé ses pas dans les rues, encouragé ses gestes, alors même qu'elle était absente. Sans qu'il en fût conscient, pendant ces cinq années, il n'avait pas connu l'amertume de la vraie solitude.

Mais pouvait-il se limiter à ces pieuses pensées ? A l'inverse de Kirkegaard, qui trouva une solution intérieure au problème de ses fiançailles (il écrivit *Crainte et Tremblement* en proie au doute et aux oscillations les plus extrêmes et trouva le moyen de limiter sa pensée, cela après avoir reçu un regard de sympathie de la part de sa fiancée Régine, avec laquelle il pensait bien avoir rompu), Kafka attendit une hémoptysie pour les rompre. Il ne pouvait pas, à la façon du Danois, demeurer fidèle à sa fiancée dans l'intériorité, souffrir sa vie durant, de l'avoir abandonnée. Ce serait là encore limiter les infinies possibilités de son moi d'enfant. Quelque temps après la première rupture, tuberculeux avéré, il n'hésita pas à se fiancer une deuxième fois. Il était dit que l'on peut tout, tant que l'on n'engage que son moi infantile, c'est-à-dire rien que d'abstrait. Cette deuxième tentative se termina également par une rupture.

L'AMITIÉ

Kafka demanda à l'écrivain Max Brod plus que le meilleur des amis ne pouvait lui donner. Pour le combler, il eût fallu que son compagnon fût capable de remplacer la mère ou celle qui en tiendrait lieu.

Mais l'amitié, pour Kafka aussi, devait se situer hors de la sphère instinctive.

Une épée de Damoclès planait donc au-dessus de ce qui unissait Brod à Kafka, attendant un simple signe de ce dernier pour les séparer tous deux. Ses carnets intimes rapportent les ennuis plutôt que les lunes de miel dans leur amitié.

Au sujet de certaines parties en barque qu'ils étaient accoutumés de faire ensemble, Brod dit ceci : « ... Il avait l'art de vous abandonner à votre sort dans les moments critiques, avec un sourire presque cruel, qui semblait dire : « Aide-toi toi-même. » Tout ce qui vient et revient d'un esprit constamment tendu, possédant une signification symbolique, il est permis de penser que cela signifie que leur amitié hypostatique pouvait être anéantie d'un instant à l'autre, aussi aisément qu'on aurait pu laisser leurs corps s'engloutir dans le bouillonnement des flots d'un barrage.

N'y avait-il rien pour l'attacher à son ami Brod? Du moment qu'il était incapable de répondre à son appel le plus impérieux?

D'abord, toute question qui n'était pas « eux deux » avait le don de l'ennuyer.

Kafka voulut rompre périodiquement, notamment quand son ami l'entretenait de ce qui les distinguait essentiellement : activité sociale, familiale, mouvement de sionisme...

Il voyait en Brod un substratum inorganique, lui permettant de mêler sa pensée à une autre, et écho tel qu'il était encouragé à la dépasser. Son esprit n'a donc pas manqué de rechercher l'absolu dans cette amitié. Les nombreuses lettres adressées à son « bien cher Max » en font preuve. Brod ne lui était d'aucune utilité pratique. Lorsqu'il lui fit part de ses chagrins, il parut n'attendre de lui aucune consolation et ne vouloir faire participer son ami qu'à un jeu intellectuel, sans conséquences. Même lorsqu'il n'avait plus la force de lutter et de continuer le jeu, voici ce qu'il écrivait à son ami :

« Mon Max,

» Cela va tellement mal, que je ne crois pouvoir m'en sortir qu'en ne parlant à personne une semaine, ou aussi longtemps qu'il le faudra. N'essaie, en aucune façon, de répondre à cette lettre. Je verrai par là que tu m'aimes.

» Ton Franz. »

Pourquoi employait-il alors le possessif « mon » ?

Tout seul, il pouvait douter de l'existence de son moi (« qu'ai-je de commun avec moi-même ») ; en compagnie de Brod, il recevait l'assurance que toutes ses pensées étaient reçues favorablement. Dès lors, l'existence de son moi était prouvée par un autre ; cela lui conférait le droit de vivre, corps et âme ; nous le verrons dans un instant. Parfois, hélas ! il se produisait une odieuse confusion entre ces deux intellects, ainsi que Brod l'avoue honnêtement : « Souvent aussi, je l'incommodais avec mes encouragements, et il me vouait à tous les diables, ses carnets l'attestent. »

A la longue, quand son ami l'encourageait, il valait aussi bien qu'il le fît lui-même. Son moi égalait cet autre moi, en dépôt dans ce substratum inutile : Brod. A nouveau, il n'existait pas : il était toujours aussi seul, aussi sevré de tendresse.

Il n'en allait pas toujours ainsi, au contraire. En quoi consistait le droit de vivre, dont Brod lui donnait la charte ?

En sa présence, Kafka mettait son corps en instance d'obéir à l'instinct. La Vermine devenait un enfant assez turbulent. Hors du regard paternel, il recevait une invitation à se détendre librement dans la nature : « Nous devenions des enfants folâtres, nous inventions les tours les plus extraordinaires et les plus charmants » (Brod). La Vermine se permettait alors quelques gestes extravagants, qui se perdaient dans l'espace, sans trouver de compréhension. Tête baissée, Kafka se jetait dans une situation (exemple : ses aventures avec de nombreuses femmes qui durèrent ce que vivent les roses), toute sa puissance d'intellect, malheureusement encore braquée comme un canon. Très vite, il s'apercevait qu'il n'était pas dans la note voulue, à laquelle sont habitués les champions de l'instinct, dans la note tendre. Son geste dépassait les exigences de la relativité. La vie demandait plus de simplicité et plus d'humilité. L'encouragement s'avérait inutile : il échouait.

On peut lire encore dans le livre de Brod des passages dans lesquels il nous décrit l'impitoyable acuité corrosive du regard de Kafka, jeté sur l'assistance pendant les soirées théâtrales où ils allaient ensemble. Quand elle tenait à ses côtés l'absolution allégorique de ses fautes, la myopie de la Vermine (la honte de regarder), disparaissait comme par enchantement.

Mais ce qu'il était alors ne le satisfaisait pas ; de tout son corps, mis en état de satisfaire aux exigences de l'instinct, il attendait de la tendresse ; ne la recevait pas tout de suite. Il haïssait par dépit.

D'ailleurs, ne commettait-il pas une fraude, en s'accordant ce droit de vivre ? Le complexe de culpabilité était plus fort que Brod. Vivant de la sorte, il procédait comme le personnage resquilleur de son *Journal intime*, regardant par un trou de la toile du cirque, le spectacle « jusqu'à ce qu'enfin l'on tombe à demi-mort d'effroi, dans les bras d'un policier qui, chargé de surveiller les abords du cirque, vous a légèrement tapé de la main sur l'épaule, pour vous rappeler ce qu'a d'inconvenant ce regard tendu dont vous fixez un spectacle pour lequel vous n'avez rien payé ».

Enfin, l'encouragement amical (il peut s'agir ici de tout autre que celui de Brod), lui permettait de trouver le moyen de justifier et de se faire pardonner par sa conduite extérieure dans la rue, son sentiment de culpabilité : « Par exemple, je simulais des tics du visage, je me promenais les bras croisés derrière la tête, enfantillages détestables mais couronnés de succès. » Triomphe éclatant, en effet, de l'enfant habitué à se sentir coupable en famille, alors même qu'il se fait le plus humble possible, se voyant d'emblée accepté avec ses défauts au milieu d'une assemblée de camarades.

Finalement, en compagnie de ses amis, de Brod en particulier, Franz Kafka faisait un agréable échange de pensées. En aucune façon, il n'était guéri d'une façon durable de son sentiment de culpabilité. Il libérait son corps, l'excitait, mais il n'était pas si facile de placer dans le monde cet instinct déraciné et profondément refoulé. Avec ou sans Brod, Kafka demeurait toujours seul. Le corps avait exécuté quelques acrobaties dans le vide, sous les commandes d'un magicien. De la part de ce dernier, qui ne pouvait rien lui donner d'essentiel, il y avait là quelque intention diabolique.

Kafka voulut rompre définitivement avec son ami, quand il s'évertua à l'ascèse. Comment s'en étonner ? « ... Il voulut renoncer même à me voir. »

A Brod surtout revient donc le mérite d'avoir assuré la durée et peut-être l'immortalité de leur amitié, malgré tout l'une des plus belles de la littérature. Il est vrai qu'il avait la partie plus facile, ayant reporté son instinct et assouvi ailleurs son besoin de tendresse. Dès lors, il pouvait sans compromission possible, regarder son ami, le plaindre, déplorer sa maladie, s'inquiéter de sa situation matérielle, l'admirer, l'aimer en un mot.

L'OBSESSION SEXUELLE

L'impossibilité de se lier à un être procédait-elle d'un attachement inconscient à la mère ? Toujours est-il que Franz Kafka put faire miroiter, durant sa folle jeunesse, quelques lueurs d'une tendresse dont il ne fit le don à personne. Dans sa soif d'être aimé, il quémanda de l'affection à n'importe quelle femme. Kafka eut de nombreuses aventures ; à l'exception de deux ou trois, il n'en retira aucune satisfaction. Ces expériences malheureuses jouèrent cependant un rôle considérable dans son œuvre.

Il s'efforça d'abord d'oublier son péché dans les tavernes de Prague : « Que le corps pèche une bonne fois, conseille Oscar Wilde, et c'en est fait de son péché. »

Sans doute retira-t-il de ses aventures le même profit que les nombreux personnages de ses romans (exemple : K. l'arpenteur). Un oubli de quelques heures et, le lendemain, le sentiment exacerbé de sa culpabilité. Kafka fut heureusement incomplet, même dans le péché. Pour que c'en soit vraiment fait de sa faute, il aurait fallu qu'il soit capable de recommencer à pécher, dès que la conscience reprendrait ses droits de juge impitoyable. Une santé inébranlable (celle d'un « Dorian Gray ») paraissait nécessaire. Dès le lendemain, ces femmes de petite vertu devenaient, pour Kafka, seul avec son péché, des servantes spirituelles, car il en était fatigué.

Il n'allait pas cependant pour cela renoncer à ses expériences auprès du sexe.

L'imagination exaltée conduisit l'éternel fatigué en Suisse, en Italie, à Paris (dont la réputation était assez univoque auprès de l'étranger). Après quelques journées décevantes, Kafka revenait à Prague.

Il se montra remarquablement peu exigeant dans le choix des élues. Pourvu qu'elles eussent la prétention de plaire, beauté, intelligence importaient peu ; n'importe laquelle devait suffire à cet adolescent coupable. K. l'arpenteur, rêvant cependant de rebâtir le monde, se laisse séduire par « une petite blonde insignifiante aux yeux tristes et aux joues maigres, mais dont le regard surprenait par une espèce de supériorité ».

Dans *le Procès*, nous voyons Joseph K. entrer en relations, qui voudraient bien être intimes, avec chacune des femmes que l'auteur nous présente. Seules sont épargnées l'amie de M^lle^ Burnster et la propriétaire, M^me^ Grubach, en raison, l'une de son grand âge, l'autre de son infirmité.

La plupart des femmes qui illustrèrent la vie de Kafka ou ses romans, sont de condition nettement inférieure à lui. Aux points de vue de la présentation extérieure, intellectuel et social.

Mieux, il s'attacha plus facilement à elles quand il leur trouvait quelque dégradation. Joseph K. oserait-il engager la conversation avec M^lle^ Burnster s'il ne la trouvait pas marquée par l'esclavage de sa vie de bureau ? Le même personnage, et son double K., dans *le Château*, voient comme un encouragement le fait qu'une femme puisse se livrer, dans une tenue négligée, à un travail répugnant. Ainsi, la femme de l'huissier, tripotant du linge sale dans un baquet. Plus tard, Kafka osa adresser la parole à Dora Dymant quand il la vit en train de dépecer des poissons : « des mains aussi délicates pour un travail aussi sanglant », désapprouva-t-il à la façon d'un prince voulant débaucher une roturière.

S'il lui fut facile de choisir ses victimes intellectuelles, il n'éprouva pas davantage de difficultés à les quitter.

Dans *le Château*, K. n'hésite pas à commencer par abandonner sa femme et son enfant pour se fiancer avec Frida. Celle-ci pourrait avoir quelques craintes si elle entendait les dialogues entre Olga et K. Amelia, n'importe quelle autre, paraît avoir autant de chances qu'elle-même : « Si l'on considère tout cela, quelle différence reste-t-il

entre Frida et Amelia ? Celle-ci seulement que Frida a fait ce qu'Amelia a refusé. »

Etant fiancé sans l'être, puisqu'il hésitait tellement avant de s'engager, Kafka accumula les aventures les plus sérieuses à Riva, à Zucmantel, et en de nombreuses localités d'Europe. Ce scrupuleux se félicita même d'avoir été intime avec une femme à Riva, parce que le fait était rare.

Ce dialogue, extrait du *Procès*, est encore évocateur de l'impossibilité de se lier affectivement :

« — Avez-vous une amie, demanda Leni, infirmière de l'avocat ?

» — Non, dit K.

» — Oh ! que si, fit-elle.

» — Oui, c'est vrai. Je la reniais ; je porte pourtant sa photographie sur moi. »

Cet état de disponibilité affective permanente trouve-t-il encore son origine dans son complexe d'Œdipe inavoué ? A la fin de sa vie, lorsqu'il fut enfin capable de se lier à Dora Dymant, son premier soin fut d'écarter systématiquement de son esprit toutes les objections qui seraient venues de sa famille, objections que son inconscient eût interprétées tout aussi bien comme une invitation à revenir vers sa mère.

Dans une certaine mesure, cette disponibilité affective rattachait Kafka au traditionnel Don Juan. Tel est à peu près l'unique point de ressemblance qu'il présentait avec ce personnage amoral.

S'il est impossible d'excuser dans l'extériorité, cette tendance obsessive, il est facile de l'expliquer dans l'intériorité. L'honnêteté de Kafka, obsédé sexuel, n'est pas à mettre en doute. Quand il se précipitait auprès d'une femme de condition médiocre, c'était dans l'espérance de trouver en elle son salut, en elle seule. Il se conduisait comme un enfant douloureusement sevré de tendresse, plutôt qu'assoiffé de pur érotisme. N'importe quelle femme de rencontre pouvait dispenser celle-là. Mais pendant qu'il accrochait son regard, comme K. l'arpenteur du *Château*,

ce regard qui semblait avoir « déjà réglé certaines choses qui le concernait, qu'il ignorait lui-même, mais dont il lui imposait la conviction qu'ils existaient ». Il vivait hors du temps et de l'espace, assoiffé de pardon. « Si Joseph K. désire la femme du tribunal, « son grand corps souple et » chaud, vêtu d'une étoffe grossière », c'est qu'elle est l'amie du juge d'instruction » (Rochefort), ce juge qui doit le débarrasser ou non de son sentiment de culpabilité qui l'empêche de vivre. Dès lors, la répétition et l'échec des expériences antécédentes ne réussissait pas à modifier son comportement, puisque tout problème devenait neuf quand il était une question de vie ou de mort.

Dans l'intériorité, on excuse mieux encore son obsession sexuelle, lorsqu'on lit certains passages de l'œuvre, où l'on assiste à la bataille pénible qui se livre entre les arrêts de la conscience morale du héros et la volonté de poursuivre et de mener à terme les relations avec une femme. Ainsi la scène qui se déroule dans la chambre de M^lle^ Burnster, dans *le Procès*. Tout est là : les photographies, les vêtements en désordre, les murs eux-mêmes, pour rappeler à Joseph K. le crime qu'il n'a pas commis et l'horrible faute qu'il perpètre en s'efforçant de séduire M^lle^ Burnster. L'atmosphère de la scène est angoissant, hallucinant. Lorsque le capitaine de la chambre voisine frappe quelques coups secs contre le mur, Joseph K. sursaute, comme s'il entendait là quelque manifestation physique de sa conscience morale venant le rappeler à l'ordre. Dans un tel climat intérieur, Joseph K. n'essaie pas moins d'accrocher la bienveillante attention de M^lle^ Burnster. Cela exige des efforts considérables ; s'il en est capable, c'est qu'il attend beaucoup de la jeune fille : un peu de tendresse.

L'imagination suggestive, bien plus que son instinct soigneusement refoulé, suffisait à entretenir son obsession sexuelle. Kafka désira l'autre sexe avec l'intellect. Cela facilita son expérience ascétique, lorsque ses tendances mystiques s'affirmèrent. Son obsession sexuelle s'hypertrophia notamment chaque fois que ses tentatives paraissaient échouer. Il écrivit dans *America* la souffrance du jeune Carl trouvant Clara beaucoup plus belle parce que celle-ci,

devant son mutisme, avait préféré s'abandonner aux caresses d'un autre monsieur assez vulgaire. De même, ce n'est qu'au moment où un maudit palefrenier lui dérobera sous le nez, dans sa propre maison, sa servante, que le médecin de campagne s'apercevra qu'il y tient, qu'il devrait tenir à sa domestique.

Nous pourrions multiplier les exemples dans l'œuvre de Kafka. Il est une scène du même genre, dans *le Procès*, où nous voyons Joseph K. hésiter à se laisser charmer par la femme de l'huissier. Il n'y tient donc pas réellement. Survient alors un étudiant hirsute et mal léché qui emporte la femme à bout de bras. Celle-ci est donc désirable. Joseph K. se reproche de n'avoir pas œuvré assez rapidement. Voilà maintenant qu'il s'imagine tenir fermement à cette brasseuse de linge souillé. Il faut qu'il lui touche le bras, n'importe quoi. Hélas ! c'est justement le moment qu'il lui faut y renoncer tout à fait.

L'obsession sexuelle de Kafka nous a valu quelques-unes de ses plus belles pages, notamment celles-là où le héros se voit frustré par un autre de ce dont il aurait pu faire la conquête ; il s'agit là d'un véritable délire affectif, tant les sentiments de nature opposée se succèdent à vive allure.

LES TENDANCES RELIGIEUSES

Les différents visages de Dieu se confondaient dans l'esprit de Kafka avec les images variées qu'il se faisait de son père, selon ses attitudes envers ce dernier.

Quant il acceptait sa condition humaine, avec ses faiblesses; sa maladie, ses tares (la Vermine acceptant son sort), il n'y avait pas davantage de raisons que Dieu manifestât plus d'exigence que son père. Il cessait d'être redoutable. Telle est la tendance qui se dessine dans le « théâtre d'Oklahoma », paradis des humbles, où Kafka lui-même semblait avoir sa place. Mais lorsqu'il brandissait l'étendard de la révolte, sans y parvenir tout à fait, à étouffer ses instincts, il se heurtait à un mur inébranlable, tout comme Georges devant son père dans *le Verdict* ou l'homme de la campagne devant le premier gardien du temple.

Il ne lui restait plus qu'à trouver une religion personnelle, un refuge dans l'intériorité. Là, il pourrait établir des communications privées entre son moi et Dieu, à l'abri des jugements extérieurs. Ce Dieu, très différent de celui qui le condamnait dans le concret, ressemblait à l'image abstraite du père, tel qu'il devait l'aimer.

Le dernier chapitre d'*Amérique*, le théâtre d'Oklahoma, contient « la seule vision béatique de son œuvre » (André Nemeth). Carl s'arrête un jour devant une affiche d'embauche, « un mot pourtant séduisait Carl dans cette affiche ; elle disait : « Chacun est le bienvenu chez nous » ; chacun l'était aussi pour Carl ». C'était donc à Dieu que Franz Kafka osa si rarement désigner par son nom, de disposer comme il l'entendait du sort final de ses créatures. Cela signifiait, pour ici-bas, qu'il n'y avait pas de système mécaniste ni de théorie déterministe, ni même de morale,

pour contraindre le déclassé à désespérer et, partant, à s'exclure de la vie communautaire. En ce bas monde, il y avait une place pour les Juifs comme lui, pour les tuberculeux comme lui, pour tous ceux que paralysent tel ou tel complexe (il pourrait un jour reprendre sa place, à condition de se faire tout petit, entre son père et sa mère), pour les femmes sans appui comme Fanny, et les timides de bonne volonté comme son ami Giocomo.

Mais Carl se paye encore beaucoup d'illusions. Du théâtre d'Oklahoma il accepte le principe, par lassitude momentanée. Car il n'est pas si facile d'abandonner pour toujours ses espoirs enfantins, puisqu'il cherche paradoxalement à se faire engager avec eux. Mais, dans ce théâtre comme partout, l'existence précède l'essence. Il ne s'agit pas seulement d'avoir envie de devenir un acteur ou un ingénieur (il ne le sait pas au juste), il faut encore qu'on le soit réellement. C'est ainsi que devant les bureaux de contrôle, il doit en rabattre beaucoup. Finalement, on l'accepte dans la communauté comme mécanicien, ayant reçu en Europe une préparation aux études pour devenir ingénieur (le seul titre qu'on ne puisse lui enlever). Carl n'aura plus qu'à espérer de monter doucement en grade, trop doucement. Kafka fut vite désenchanté d'une formule qui respectait par trop les entraves de la condition humaine. Quoiqu'il eût pu espérer qu'en les acceptant il devait obtenir son pardon, il préféra se hasarder dans une autre voie où, par le dépassement, il pourrait, s'il le voulait, s'en dégager et rejoindre l'absolu.

Dès lors, le théâtre d'Oklahoma avait vécu. Franz Kafka le relisait souvent devant ses amis, avec émotion, mais sans y croire, comme un beau poème. Quand il le voulait, il pouvait peut-être, tout comme un autre, recevoir le pardon de Dieu ; il suffisait qu'il se fît humble.

Mais tout autre fut son attitude envers Dieu lorsque, cessant d'accepter, il sollicita de lui une explication, après s'être efforcé, par l'ascèse, de se mettre en état de la recevoir. L'humanisme tout affectif d'Oklahoma devait faire place à une mystique d'effort rationnelle.

Il s'agissait d'abord d'essayer de réprimer radicalement tous ses instincts humains. On retrouve encore l'enfant dans cette tendance. Malheureux de ne point oser se satisfaire des jouissances temporelles, il préféra s'en passer tout à fait. C'était une manière pour ne plus souffrir, pour ne pas sentir, du moins « la faiblesse et la misère humaine » (Hesnard).

Kafka fit alors figure d'ascète. Pour avoir trop demandé aux plaisirs mondains, il parut en société vêtu de couleurs sombres, son geste fut discret, il évita les conversations. Même en présence de Brod, il se contraignit à abandonner ses rêves frivoles ; « il voulait se détacher de tout, renoncer même à me voir ». Dans sa vie, il cherchait une unité que, seule, la solitude pouvait lui donner.

Aux appels indirects à la jouissance sensuelle, il répondit avec une sévérité systématique.

Kafka montrait encore une attirance morbide pour le froid, dans laquelle on peut voir le symbole de la répression radicale de l'instinct sexuel. L'un de ses amis rapporte qu'il fut étonné de rencontrer dans la rue Franz Kafka en tenue printanière, par un temps glacial. Ce dernier remonta le bas de son pantalon et lui fit admirer la nudité de son mollet. Cette attirance mystique pour le froid se retrouve dans son œuvre. « Quel froid dans ce que j'écrivais ». Au prix de mille difficultés, K. l'arpenteur fait des kilomètres dans la boue glacée. Les foyers de chaleur où s'agglutinent les hommes pour y travailler, ou pour y abriter leur tendresse, font évanouir Joseph K.

Jusque dans sa façon de s'alimenter, on pouvait déceler ses tendances mystiques. Kafka devint strictement végétarien : « Ce qui nourrit le mieux, c'est encore un citron. » Il plaignait ou enviait ceux qui avaient l'audace de manger de la viande. Devant le grand Aquarium de Berlin, saint François d'Assise n'eût pas tenu plus doux langage : « Je puis maintenant vous regarder sans remords, je ne me nourris plus de votre chair. » Kafka refusa enfin de plier devant les exigences les plus élémentaires de son corps.

C'est ainsi qu'il perdit le sommeil et la notion du repos, alors même qu'il se savait tuberculeux.

Sans doute espérait-il obtenir une explication avec Dieu et son pardon, maintenant qu'il croyait être digne de l'affronter. Malgré ses fustigations, cette rage auto-destructrice, Dieu, qui ressemblait trop à l'image qu'il se faisait de son père, n'eut pas pitié de lui : il n'était point parvenu à supprimer radicalement l'instinct.

C'est, en effet, par le moyen de la religion paternelle, le judaïsme, qu'il voulut atteindre Dieu.

Kafka conservait dans sa mémoire les images de son enfance coupable : son père l'entraînant malgré lui à la synagogue.

S'estimant indigne de pratiquer les rites religieux, il ne manquait pas d'en faire la critique, au point qu'il n'en sut dégager que le caractère grotesque. Sortant d'une assemblée de pieux chassidim, un samedi, Kafka déclara : « Il me semble assister à une réunion de nègres. Quelle grossière superstition. » S'il ne voit que l'aspect rituel de ces cérémonies, son obsession du père le ramène à étudier plus avant le judaïsme, croyant que certains mystères lui échappaient.

Plus tard, on vit Kafka s'adonner avec acharnement à l'étude de l'hébreu, s'intéresser intellectuellement au mouvement de sionisme. Il consacra à ces activités une large partie de son temps, fait à noter chez un esprit uniquement occupé à l'habitude de pensées autistes. S'il se penchait sur ces problèmes, c'était toujours néanmoins par souci égoïste, pensant trouver là l'origine de ses maux, comme il s'intéressa un moment à la doctrine de Freud.

Il n'était donc pas le seul à participer à la grande misère du peuple élu, et le savait lorsqu'il écrivit *le Château*. Le préjugé qui accable K. (le juif) dès son arrivée au village (le monde occidental) laisse prévoir qu'il n'aura pas l'existence facile, tandis que la situation d'un chrétien se trouve quasiment toute faite à la naissance, tant il reçoit par la suite d'encouragements à l'assumer, à l'inverse le Juif doit se faire lui-même ; dans un milieu où il apparaîtra comme un étranger suspect, où il n'y aura personne pour lui indiquer le métier qui lui convient, sa maison, son épouse, etc... Pis que cela, il sera toujours tenu, sous réserve ;

on ne se prononcera jamais à son sujet ; personne ne lui donnera d'étiquette sociale ni de rôle ; il ne recevra pas d'encouragements de la part des indigènes ; il ne devra même pas compter sur leur laisser-faire.

A part quelques-uns qui levèrent, à grands efforts de volonté, le préjugé (le père de Kafka par exemple), la plupart des Juifs pâtissent, leur vie durant, de ce conditionnement racial. Kafka, écrivant *le Château*, choisissait de s'imposer comme son père.

Mais tandis que le commerçant entretenait, en quelque sorte, le simulacre de religion dont il se contentait, la déchéance d'Israël, Franz Kafka voulut lancer un message à travers le monde : « Je ne comprenais pas comment, toi, avec ton judaïsme inexistant, tu pouvais me faire des reproches, pour ce que je ne m'efforçais pas (j'aurais dû le faire, ne fut-ce que par piété) d'arriver à quelque chose d'aussi dérisoire » (*Lettre à mon père*). Joseph K. (*le Procès*) a d'autres ambitions : « Ce n'est pas pour moi que je parle ici, mais pour eux. » De même K. est arpenteur de profession ; il veut rebâtir le village selon ses plans.

Max Brod se pose un moment la question : pourquoi Kafka n'est-il point parvenu au rang de prophète religieux ? Kafka prétendait bien, à son tour, que si le lecteur se laissait suffisamment impressionner par la puissance de scepticisme qui se dégage de son œuvre, il pourrait ressusciter la Cabale.

S'il était condamné au milieu des hommes, c'était peut-être, c'était parce qu'ils se trompaient. Ils ignoraient Dieu, interprétaient mal les textes ; son existence pouvait bien aller contre la logique des hommes, mais « la logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre. Où était le juge qu'il n'avait jamais vu ? Où était la Haute Cour à laquelle il n'était jamais parvenu ? Il leva les mains et écarquilla les doigts. » Prière anxieuse, qui ne s'adresse à personne, qui n'admet guère que le principe de la Cabale ; encore faut-il trouver un message pour tous, à défaut pour soi-même.

Kafka n'en trouva pas ; la plupart de ses grandes œuvres qui, toutes, partaient à la recherche d'une vérité absolue, ne furent pas achevées. Celles qui le furent se terminent à peu près sans exception par la condamnation du faux prophète ; Kafka ne possédait ni le Dieu de tout son peuple, ni un Dieu personnel qu'il pouvait annoncer. Le Dieu inflexible de Kafka, sourd et sans pitié, ressemblait singulièrement en effet au père terrible du *Verdict*, dont il fallait subir les injustes condamnations, sans chercher à comprendre.

Kafka, non plus que l'arpenteur K., Joseph K., etc..., malgré leurs efforts ascétiques, n'ont réussi en effet à étouffer leur instinct sexuel ; il cherchait le pardon absolu de sa faute dans la religion, mais il ne pouvait se décider à abandonner son rêve d'une vie juste (épouse, maison...) favorable à l'assouvissement de l'instinct. Ni Dieu ni son père ne pouvait tolérer cette solution de compromis.

Cependant Kafka plaça encore un espoir subtil dans l'au-delà. Il avait lu avec un immense intérêt le livre de Kirkegaard : *Crainte et Tremblement.*

Pour cesser d'être coupable aux yeux des hommes, il fallait s'exprimer moralement, se manifester par conséquent, dans l'extériorité ; tout comme Kirkegaard, Kafka en était bien incapable, du moins le pensait-il. Quelle que soit son attitude extérieure devant Dieu, il apparaîtrait comme coupable ; tous deux furent de mauvais fils, de mauvais fiancés. Ils pouvaient bien crier « faiblement », c'est-à-dire sans exprimer ce cri : « Parents, je vous ai pourtant toujours aimés », ou bien, conserver en leur intellect une image spiritualisée de la fiancée, au point qu'ils eussent à souffrir toute leur vie de l'avoir abandonnée dans la réalité, ils n'en étaient pas moins coupables.

Ceci était bien entendu ; mais tout n'était pas encore perdu ; « il y a des hommes, nous dit Jean Wehl dans la préface de *Crainte et Tremblement*, qui ne peuvent se traduire dans la généralité ». Il est possible, pour ceux-là (il faut même y croire), d'établir une communication privée entre le moi et Dieu ; il était alors permis de croire que

dans l'interne, Dieu était différent du père impitoyable, de la « sentence », de ce mur qui jamais ne lui manifestait son amour. Son moi inachevé et, partant, illimité, lui permettait de dépasser en rêve, le fini. Dieu devenait distinct de ses propres condamnations ; il était ce que l'interne en faisait, comme le père de Kafka pouvait, dans l'abstraction, devenir « le Père » qu'il devait aimer.

Mais Kafka, comme Kirkegaard, était incapable de s'abstraire longtemps du jugement externe. Il eût voulu, en terminant *le Château*, montrer qu'il existait une dernière bouée de sauvetage ; la population devait cesser, bien entendu, de chercher à comprendre la conduite de K. l'arpenteur ; cependant, il fallait qu'elle croie seulement qu'il souffrait au plus profond de lui-même et respecte son angoisse, sa crainte et son tremblement, cela juste avant qu'il ne meure d'épuisement ; en attendant, elle pouvait peut-être le laisser vivre en paix dans une pauvre maison, auprès de sa modeste épouse. Kafka ne voulait décidément pas admettre la notion d'une existence interdisant l'assouvissement de l'instinct ; quand elle aurait vu agoniser K., la population devait se faire l'interprète de Dieu : « Pourquoi ne pas sauver celui qui s'est donné tant de mal » (Gœthe).

La misère de sa condition, du fait qu'elle était améliorable, ne suffisait pas à l'absoudre de son péché ; il fallait que Kafka soit à l'agonie, condition dès lors irréversible, pour que son père ou Dieu daigne le prendre en pitié et que, pour un instant, il soit heureux.

LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES

La tuberculose de Kafka évoluait rapidement. Bientôt la maladie se propagerait au larynx et ce serait la fin.

Durant l'hiver de 1923, pendant l'époque d'inflation en Allemagne, il vécut dans la banlieue berlinoise ; il eut froid, il eut faim, et il était malade ; il fallait faire des « emprunts et des achats successifs » pour obtenir un objet de luxe : une lampe à pétrole ; à Berlin, il fallait lutter pour en ramener ce qu'il fallait pour ne pas mourir : un peu d'espoir, de pain et de charbon. Il en revenait comme « sortant d'une bataille ». Cependant, Kafka avait encore le courage de suivre des cours à la Faculté des Sciences Judaïques. Mais, finalement, il dut se résigner à quitter la Prusse. On le promena en Autriche, de sanatorium en sanatorium ; le silence absolu lui fut imposé (laryngite tuberculeuse). Délivrance, pourrait-on penser !

Or, Kafka fut heureux pendant ces deux dernières années. Il avait enfin trouvé quelqu'un pour le comprendre « dans la totalité de son être », qui fut pour lui une infirmière dévouée, une amie, l'admira parce qu'il était poète, l'aima, une mère et un rien davantage : l'actrice israélite Dora Dymant.

Il est vrai que l'apparition de la phtisie l'avait rendu plus résigné et que, décidé à vivre avec Dora, il avait, pour la première fois, « opposé une résistance victorieuse à toutes les objections de la famille » (Brod). Remarquons qu'il avait alors 40 ans. Pendant quelques mois, il mena une vie « idyllique » dans les pires conditions physiques et matérielles, et mourut (1924).

De ce corps, objet de ses tourments, avant qu'il ne lui pardonnât, il ne reste plus que des os qui reposent dans un cercueil de plomb au cimetière juif de Prague-Stasnice, « dans un endroit fort bien exposé » (Brod).

Dieu a créé l'homme pour être heureux...

Il n'y a pas de péché.

TOLSTOÏ.

CONCLUSION DE L'ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

Si le drame que fut l'existence de Kafka se termina d'une façon relativement heureuse, c'est grâce à la survie héroïque de son instinct, en dépit de son refoulement quasi radical et de tous ses efforts auto-destructeurs.

Malgré la richesse de sa vie intérieure, mais en raison des perturbations extrêmes de celle-ci, qui l'empêchèrent de jamais atteindre à une solution apaisante dans l'intériorité, Kafka ne perdit point le sens de ce qu'il appela une « vie juste », c'est-à-dire favorable à l'assouvissement de l'instinct. Seules, furent terminées les œuvres qui visaient droit à la solution freudienne de son problème (*Récits et nouvelles*). Son *Journal intime*, ses grands romans fourmillent de possibles, mais la pensée ne se limite jamais ; ses œuvres sont inachevées.

Kafka vola très haut ; tout comme Icare, il faillit bien se noyer. Mais il apprit à nager et put rejoindre la terre où il finit par trouver un coin retiré, à l'abri du regard paternel, du regard de tous. Il y trouva des bras bienveillants pour le recevoir, car il accepta enfin d'obéir à la « Loi ». Dénouement bien prosaïque pour une tragédie d'un tout autre domaine peut-être ? Et encore, pourquoi monter si haut, pour redescendre au niveau de n'importe qui ? Il est bien malaisé de répondre à ces questions. Disparaissons un long moment devant Kafka :

« Ce ne sont pas la paresse, la mauvaise volonté, la maladresse, encore qu'il y ait bien une certaine partie de tout ceci, parce que « la Vermine est née du néant », qui me font échouer ou ne me font pas même échouer en toutes choses : vie de famille, amitié, mariage, profession, littérature ; mais c'est l'absence du sol, de l'air, de la loi. Me créer ceci,

voilà ma tâche, non pas pour rattraper ce que j'ai manqué, mais afin de pouvoir me dire que je n'ai rien manqué, car cette tâche en vaut une autre ; c'est là même, la tâche la plus originelle, tout au moins son reflet, son éclat : ainsi, quand on gravit les hauteurs où l'air est raréfié, pénètre-t-on soudain dans le rayonnement du soleil lointain. Ce n'est pas là non plus une tâche exceptionnelle. Sans doute a-t-elle été souvent posée. Fut-elle alors de cette envergure, je l'ignore. Des exigences de la vie, je n'ai rien apporté et tant que je sache, hormis la commune faiblesse humaine. Avec cette dernière et sous cet angle, c'est une force gigantesque. J'ai puissamment assumé la négativité de mon temps qui m'est d'ailleurs très proche, que je n'ai pas le droit de combattre, mais que, dans une certaine mesure, j'ai le droit de représenter. Pas plus à la maigre positivité qu'à l'extrême négativité, qui se retourne en positivité, je n'avais de part héréditaire. Pas plus que je n'ai été introduit dans la vie par la main débile du christianisme, tel Kirkegaard, je me suis accroché, tels les sionistes, au bout du taleth d'Israël, qu'emporte le vent. Je suis un terme ou un commencement. »

Ce passage rend compte des variations extrêmes dont l'esprit de Kafka fut le jouet. Son seul espoir fut de trouver un jour ce que précisément il s'acharna à détruire : le sol, l'air, la loi. Quand il parle de l'extrême négativité se retournant en positivité, il n'envisage pas de trouver autre chose. Il n'y a pas de solution intellectuelle à son problème, son éternelle souffrance. Malgré son doute, il n'a jamais pu oublier la maison familiale ; « je suis revenu ; c'est la vieille maison de mon père, la mare au milieu... Te sens-tu bien chez toi ? Peut-être... je ne suis pas très sûr. » Pour en avoir douté, tout nous porte à croire que Franz Kafka fut, durant sa vie, à l'exception de ses deux dernières années, l'un des hommes les plus malheureux qui aient jamais été. Son malheur n'était peut-être pas « irréparable à jamais ». Sans qu'il soit nécessaire de jouer en famille, la tragédie de Sophocle, l'enfant le plus difficile à satisfaire devait pouvoir trouver chez lui ce qu'il exigeait : protection, tendresse. Après quoi, le départ n'ayant pas été manqué, celui qui obéit « à tort, à la sonnette de nuit », aurait-il demandé à la vie infiniment plus qu'elle ne pouvait lui donner ?

LA TUBERCULOSE DE KAFKA

Ces tourments sont-ils seulement imaginaires ? Autrement dit, n'y a-t-il pas une épine organique ?

La tuberculose de Kafka devint manifeste quand il eut atteint l'âge de 34 ans, se propagea quelques années plus tard au larynx et l'emporta.

La phtisie ne saurait être invoquée cependant, comme cause originelle de ses troubles psycho-pathologiques.

Le *Procès* ne constitue pas une « analyse clinique de la psychologie du phtisique incurable » (Denis Marion). La plupart des chapitres furent rédigés avant la manifestation franche de la tuberculose.

Ce ne sont pas davantage ses dyspnées pulmonaires ni ses craintes de la mort subite qui lui permirent de brosser de multiples tableaux de mort par asphyxie, noyade ou enterrement vivant.

Les infirmières de sanatorium auraient également servi de modèles pour les peintures des femmes du *Procès* auprès desquelles Joseph K. espérait trouver à la fois le pardon de faute et la guérison. Kafka attendit cependant de se trouver à l'article de la mort pour fréquenter les sanatoriums.

Nous avons enfin parlé, au paragraphe « la VERMINE » des regards désespérés promenés sur le paysage par Carl Rossmann (*Amérique*) pour tâcher de la distinguer clairement et, si possible, d'en retirer les satisfactions de tout le monde. Il n'y parvenait pas ; les maisons de Brooklyn étaient indistinctives les unes des autres. Il est possible que lors de leur cure de repos complet, certains tuberculeux accordent un regard las de ce genre au coin de ciel, à la cime

des grands arbres entourant le sanatorium, au monde qui ne leur appartient plus. Cet argument ne vaut pas plus que les autres.

Il semble au contraire que la phtisie ait fait disparaître quelques-uns des troubles mentaux et physiques ressentis auparavant par Franz Kafka. Dès la première hémoptysie, il paraissait un peu apaisé. « 24 août 1917, écrivait Brod dans son *Journal*, mesures provoquées par la maladie de Kafka. » Il l'explique psychiquement, ce sera pour ainsi dire, la fuite devant le mariage. Il la nomme sa capitulation définitive ! *Cependant, il dort bien depuis lors.* Délivré ? Ame tourmentée !

A partir de ce moment, il parut accepter son sort avec plus de résignation. Ses dernières pensées rédigées sur des bouts de papier (il était contraint d'observer le plus rigoureux silence), sont empreintes d'une certaine bonhomie. Les misères physiques qui l'avaient tourmenté jusque-là s'améliorèrent aussi. Kafka recouvra le sommeil et ses maux de tête ne furent plus qu'un mauvais souvenir.

Plutôt que d'invoquer la phtisie, il est donc préférable de rechercher l'origine de ses troubles dans la lutte que son organisme opposa pendant une longue partie de sa vie contre le processus tuberculeux.

Est-il hasardeux de chercher des signes d'imprégnation toxinique de son organisme en remontant à la prime enfance de Kafka ?

Il faut aller au delà du complexe d'Œdipe (M. Perrens), c'est-à-dire s'abstraire un moment du problème psychologique, trouver les antécédents de tuberculose chronique de l'enfant.

La mère de Kafka disait que lorsque son fils était petit, il était « fluet et délicat ». La sensation cœnesthésique de fatigue insurmontable, telle que pour la décrire Kafka n'hésitait pas à recourir à une terminologie métaphysique (lourdeur terrestre) fut ressentie dès l'enfance.

Enfin, que ferait un médecin voyant dans son cabinet un garçon de cinq ans environ, comme celui dont nous avons la photographie sous les yeux ? La tête est grosse, les yeux

cernés, le cou nettement élargi à la base, le thorax étriqué, le petit ventre rebondi, les membres étirés ! Il aurait peut-être le réflexe d'explorer les régions ganglionnaires, de s'informer des troubles digestifs, de pratiquer un examen radioscopique, de tâter la sensibilité à la tuberculine, tous examens qui ont des chances d'être positifs.

Un tel enfant fluet, fatigué, qui n'aime pas jouer, nous dit-on, aux centres nerveux imprégnés déjà peut-être par la toxine tuberculeuse, a davantage besoin de protection de sa mère. Il est plus effrayé qu'un autre devant la puissance musculaire et vocale de son père, plus sensible aussi à ses moindres reproches. De là, s'il « choisit » le père à imaginer tout un drame psychologique, il n'y a pas loin.

D'autres symptômes apparurent plus tard. Ils correspondaient à certains des signes donnés par Burnant dans son tableau de la tuberculose chronique.

Les *insomnies*, en particulier, tinrent une place d'honneur parmi les tourments de Kafka, au point que souvent même, elles occupaient toute la scène. De nombreux passages dans le *Journal intime* les décrivent en termes remarquables : « 2 septembre. Nuit d'insomnie. Déjà la troisième de toute une série. Je m'endors sans peine, mais après une heure, je me réveille avec l'impression d'avoir placé ma tête dans un mauvais trou... Je dors littéralement à côté de moi-même, en lutte avec mes rêves... Bref, je passe la nuit tout entière dans l'état où se trouve un homme sain quelques instants avant de s'endormir pour de bon... Au petit jour, je gémis, la face dans l'oreiller, parce que tout espoir est perdu pour cette nuit. Je pense à ces nuits au bout desquelles, extrait du profond sommeil, je m'éveillais avec le sentiment d'avoir été enfermé dans une cellule de noix... Je crois que mon insomnie n'a d'autres motifs que le fait que j'écris. Car si peu et si mal que je puisse écrire, il n'en reste pas moins que ces petits ébranlements avivent ma susceptibilité. Vers le soir surtout et davantage au matin, j'éprouve les douleurs et la proche possibilité de grands états déchirants, qui me rendraient capable de tout, et alors, au milieu de la rumeur au-dedans de moi-même, à laquelle je n'ai pas le temps de commander, je ne puis trouver aucun calme. »

« Cette impossibilité de dormir comme de veiller » exprimée dans les œuvres de Kafka, lui permit de créer le climat de cauchemar, cette impression d'irréalisme au sein même du réel qui les caractérisent.

Kafka éprouvait chroniquement encore d'horribles *céphalées* au niveau des tempes, « une vitre doit avoir un sentiment analogue à l'endroit où elle va se briser », disait-il. Parlant des sapins recouverts d'une légère couche de neige, « ils sont loin d'avoir mes maux de tête ».

Citons, à côté des céphalées, bien qu'il ne s'agisse plus de maux de tête, mais que ces troubles de la vaso-motricité s'accompagnent d'euphorie et d'une légère mégalomanie, ce passage de Franz Kafka :

« ... Cela ne saurait être sain, cela ne saurait être sain, et avec une volonté presque tangible, je m'efforcerais d'enfouir ma tête sous les voiles du sommeil. Je pensais constamment à une casquette que je me serais solidement enfoncée sur les yeux pour me protéger. Combien ai-je perdu, hier, comme le sang se pressait dans ma tête étroite, ma tête aux facultés universelles qui doit de subsister à des forces dont je ne puis me passer, quand ce ne serait que pour vivre, et que je dilapide ainsi. »

Enfin, la *fatigue*, s'il n'en parlait pas toujours explicitement, n'importe laquelle des pages de son œuvre l'exprimait.

La fatigue paraît constante. Elle faisait à un tel point partie intégrante de sa personnalité qu'il ne la distinguait même pas. Elle n'était pas acceptée. Kafka la refusait. Cependant, elle existait.

Dans la post-face du *Château*, Brod décrit comment son ami en concevait la fin (le roman est inachevé). Pour la première fois depuis son arrivée au village, l'arpenteur K. trouvait une bonne âme pour lui offrir de l'aider. « Mais K. est trop las, trop endormi pour pouvoir seulement examiner cette offre. Ses forces l'abandonnent au moment décisif. » Il fallait qu'il ait nié sa fatigue pour qu'un moment où les efforts héroïques qu'il était habitué à s'imposer, ne doivent plus être stériles, il renonce à la tâche.

De même pour Franz Kafka, ses affaires pouvaient-elles sans doute s'arranger. Peut-être aurait-il trouvé quelque goût même à son métier de fonctionnaire, s'il avait pu l'assumer convenablement dans la durée, s'il n'y avait pas eu ces journées de « lourdeur terrestre » qui venaient interrompre tout à coup le peu d'enthousiasme qu'il avait mis à la tâche.

Malgré l'inévolution de son instinct viril, il aurait peut-être trouvé son salut auprès de M^lle F. B. s'il avait eu la force physique nécessaire pour la conserver. Peut-être même s'il avait reconnu et accepté sa fatigue.

Celle-ci est l'une des causes essentielles de ses échecs. Du fait qu'il ne l'admettait pas, il s'attachait aux explications psychologiques ; elles concèdent bien rarement une excuse.

Il n'est guère que dans le roman *Amérique* où la fatigue ne soit pas exprimée implicitement. Carl Rossmann est souvent stupéfait, pour son malheur, devant l'activité fébrile et joviale des Yankees. Il ne lui vient toujours pas à l'idée que sa propre fatigue est la cause de cette pénible admiration. Carl est tellement las qu'il n'arrive même pas à suivre le mouvement par trop rapide de ces gens. Alors, il supplée par l'imagination ce qui manque à l'observation (il faut peut-être voir ici l'explication de la mythomanie des romans de Kafka).

Cependant Carl reconnaît parfois sa lassitude, quand il « est moulu de fatigue ». Dans le chapitre intitulé « Hôtel occidental », le mot « fatigue » revient comme un leitmotiv. Il faut alors lui faire certaines concessions, s'astreindre notamment à la sagesse. « Il passait souvent presque tout son temps libre à essayer de dormir quelques heures, malgré l'envie qu'il aurait eue de s'amuser avec les autres ; mais il lui semblait que ces autres avaient toujours sur lui dans la vie une avance qu'il devait rattraper par un supplément de zèle et quelques renoncements. »

Hélas ! Carl Rossmann est constamment importuné par des obligations mondaines au début du livre, par des visites inattendues pendant ses heures de liberté en dehors

du travail, dans la suite du roman, alors qu'il a toujours envie de dormir ou au moins de s'étendre, tant il est las.

Karl éprouve enfin une certaine satisfaction quand on l'entretiens des méfaits du surmenage sur autrui. On demande beaucoup aux employés ici. Il y a un mois, une fille de cuisine s'est évanouie de surmenage, et elle a dû faire quinze jours d'hôpital. Pour moi qui ne suis pas très fort, j'ai eu beaucoup à souffrir ici, ce qui a bien retardé ma croissance ; vous ne croiriez pas que j'ai dix-huit ans ! » Cette peinture du travail prolétarien est évidemment outrée ; c'est un moyen pour Carl de justifier sa fatigue, d'en faire une servitude banale et partant viable, dévolue à chacun.

Ces quelques signes que nous venons d'analyser firent de Franz Kafka un « patraque » à l'état chronique, selon l'expression de Burnant. Mais ce handicap physique ne pouvait le justifier de se permettre de s'abstraire de la vie communautaire, ni même de la vie turbulente de la grande cité pragoise.

Or, il est remarquable de constater à quel point ses malaises s'apaisèrent quand il alla se reposer à la campagne, à Zurau par exemple, au point qu'il croyait avoir trouvé là, sinon son salut, du moins une voie de garage presque satisfaisante.

« Il considère à cette époque le jardinage, ainsi que l'hébreu, comme des valeurs positives de sa vie, car elles tiennent de la campagne » (Brod). R. Rochefort nous dit ensuite : « Il se sentira à l'aise dans l'extrême simplicité d'un milieu campagnard et voudrait ne plus jamais revenir en ville. »

En ville, hélas ! il y revint et y séjourna presque toute sa vie. Et chaque jour lui apportait la conviction qu'il était inapte à mener la vie de tous. Il fallait se lever chaque matin pour aller au bureau et son corps s'y refusait. Il ressemblait alors à son personnage de la *Métamorphose*, transformé en vermine qui, pour ne point admettre qu'il lui fût possible d'être malade, réfléchissait et ne manquait pas de se sentir immensément coupable.

Les échecs s'accumulaient. Un personnage robuste lui ravissait à la barbe ce qui n'était encore qu'un rêve de conquête ; un autre, partout, prenait sa place. Il n'avait même pas son œuvre pour l'excuser ; il appréhendait d'avoir encore à lutter auprès des éditeurs, des critiques.

Il serait facile d'énumérer enfin des signes mentaux d'imprégnation bacillaire : anxiété chronique, obsessions multiples... Il faudrait reprendre toutes les données du problème psychologique et cesser de les considérer en observateur mesquin.

Accablé par ses insomnies, sa lourde fatigue, ses maux de tête atroces, Kafka eut le courage de confier au papier, avec une lucidité impitoyable, ses échecs, sa souffrance, sa colère éclatante, ses humbles rêves et ses rêves diaboliques ; rigoureusement seul, il reprenait enfin ce minimum de confiance exigé d'un malade pour vivre : « Forte averse. Offre-toi à la pluie, laisse ses flèches d'acier te percer, glisse à travers l'eau qui veut t'entraîner, et malgré tout demeure, attends, debout, le soleil qui t'inondera brusquement et sans fin. »

Depuis Molière jusqu'à Franz Kafka, en passant par les sœurs Brontë et d'autres, la liste est longue des auteurs dont la tuberculose chronique a pu entretenir la souffrance.

CONCLUSIONS

Nous avons étudié, en somme, le complexe d'Œdipe *refoulé* chez l'écrivain tchèque Franz KAFKA. Voici en quoi il consiste :

I. — Attachement inconscient à la mère ; dans le conscient, efforts héroïques pour la transformer en une étrangère à ses propres yeux.

Le père de Kafka avait pour rôle d'écarter, de condamner, d'étouffer l'instinct de l'enfant. Ce dernier conçut pour le père une admiration jalouse ; auprès de celui qui apparaissait comme l'ayant droit indiscutable aux faveurs maternelles, il n'avait plus qu'à se faire le plus petit possible.

II. — Pour vivre en famille sans faire éclater la colère du père, Kafka se fit « vermine », c'est-à-dire qu'il fut contraint à faire un usage modéré de son corps, instrument de péché.

III. — Nous avons encore recherché le complexe d'Œdipe refoulé :

1° Dans les tendances négativistes de Kafka (sa « communauté des non-possédants » avait pour but de montrer à autrui, à son père en particulier, que nous sommes tous également dépourvus, qu'il n'y a pas de liens, pas de tendresse, pas de mère) ;

2° Lors de ses fiançailles qu'il rompit par impossibilité de se lier à un autre être et sentiment d'être incapable d'égaler son père, modèle des époux ;

3° Devant la mort ; c'est le jour où il a remplacé son père dans son travail et qu'il fait preuve de son incapacité qu'il est le plus décidé à se suicider ;

4° Dans ses tendances mystiques, Dieu et son père ne sont qu'un même personnage impitoyable ;

5° Enfin, jusque dans l'amitié qui l'unit à Max Brod, l'écrivain tchèque, on peut retrouver des traces de son complexe.

IV. — Après l'étude de psycho-pathologie, sachant que Franz Kafka était mort phtisique, nous avons recherché dans sa biographie la symptomatologie de la tuberculose chronique (imprégnation toxinique des centres nerveux) susceptible d'entretenir non seulement sa fatigue continuelle, mais ses troubles mentaux.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirai et les soignerai sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu :
Le Doyen,
DUPÉRIÉ

Vu :
Le Président du Jury,
PERRENS

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 21 Juillet 1948.

Le Recteur,
A. MARCHAUD

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 7
Refoulement du complexe d'Œdipe. 15
La Vermine. 23
Le Néant. 31
L'ultime ressource : le suicide. 41
Les fiançailles. 45
L'amitié 51
L'obsession sexuelle 55
Les tendances religieuses. 61
Les deux dernières années. 69
Conclusion de l'étude psychologique. 71
La tuberculose de KAFKA. 73
Conclusions. 81

BORDEAUX
IMPRIMERIE R. SAMIE
21-23, Rue Teulère

—

1951

Dépôt légal nº 15.347 — 3e Trimestre 1951